



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1089

# LE TOUR DU MONDE

OU LES  
MILLE ET UNE MERVEILLES  
DES VOYAGES,  
PAR LÉON GUÉRIN.

AMÉRIQUE DU NORD.

PARIS.

LANGLOIS ET LECLERQ,  
SUCCESEURS DE PITOIS-LEVRAULT ET C<sup>°</sup>,  
Rue de la Harpe, 81.

1841.

G

91

1089

G 91





85406

L'ÉLÈVE  
DE MARINE,  
VOYAGES  
DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

10. 68

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C.,  
RUE SAINT-BENOIT, 7.

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK



0709 8038

492346.

# LE TOUR DU MONDE

OU LIBS

## MILLE ET UNE MERVEILLES

## des voyages,

PAR LÉON GUÉRIN.

PAR LÉON GUÉRIN.

ANTOORN  
ATHLETIQUE  
AMÉRIQUE

## PARIS

LANGLOIS ET LECLERC

RUE DE LA HABRE 81

18.19



L'ÉLÈVE  
DE MARINE,  
VOYAGES

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

---

— • —

CHAPITRE I.

*La veille de la sortie du collège et de la distribution des prix. — Le fils du capitaine de vaisseau — Un prix. — L'élève de marine.*

Qu'y a-t-il, dans la vie, de plus solennel et de plus agité que la veille d'une distribution de prix dans un collège? A part les émotions de l'attente, l'espoir du triomphe dans ce jour où tout le monde espère, même du hasard, une branche de laurier; à part l'inquiétude de l'élève laborieux qui craint un échec possible; à part enfin l'espérance d'un autre moins studieux, mais qui rêve un succès facile; il y a, pour ceux qui finissent leur dernière année, les grandes et préoccupantes émotions de l'avenir. Que sera celui-ci? Que sera celui-là? L'un se présente pour l'Ecole Polytechnique; sa pauvre mère s'est sacrifiée tout entière peut-être dans

1.

cette espérance grandiose; sera-t-il reçu? Un autre concourt pour entrer à Saint-Cyr; c'est plus facile, mais encore faut-il réussir dans ses examens. Puis voilà la foule de ceux qui vont se précipiter dans toutes les directions, se jeter dans toutes les carrières. L'un aspire à occuper un emploi dans les finances, où son père sert honorablement l'état depuis longtemps; l'autre veut être médecin, avocat, deux carrières ouvertes à tout le monde à leur début, mais sujettes à tant de déceptions dans la pratique; en voilà d'autres encore qui se livreront aux chances et aux hasards du commerce, qui du riche fait souvent un pauvre, et du pauvre un riche. Voici un prix-d'honneur qui mourra marchand de bonnets de coton; voici un esprit inquiet, actif, qui n'était pas fait pour l'ensemble et l'unité sages du collège, qui ne se connaîtra, qu'on ne connaîtra que sur la vaste scène du monde, et qui finira grand homme ou aventurier: car, malheureusement, il n'y a souvent qu'un pas entre ces deux conditions si différentes. Le sort de ces hommes dépend d'une circonstance. C'est une exception qui n'est point à envier. L'avenir du sujet laborieux au collège ne sera peut-être pas aussi brillant, mais il sera plus assuré. A moins de circonstances tout à fait indépendantes de lui, sa vie dans le monde s'écoulera aussi calme que sa vie de collège. S'il meurt marchand, eh bien! ce sera avec douceur; il aura satisfait son ambition, par ses travaux de chaque jour il aura fait un sort à sa jeune famille. La certitude de n'avoir jamais compromis la fortune de personne par de grandes mais hasardeuses spéculations, la conscience d'un gain honnête, mais jamais exagéré,

seront son second prix d'honneur, et lui rappelleront celui du collège. Il pourra faire placer, à son dernier jour, ses livres de commerce sur le même rayon de bibliothèque que ses volumes de prix. Cela vaut mieux qu'on ne pense généralement pour la tranquillité de la vie, et je ne crois pas au bonheur de ceux qui ont spéculé en dehors de l'honneur et de la probité. Quelque chose crie à leur conscience, qu'entre eux et les misérables qui sont la proie du bagne, il n'y a de différence que le secret et l'impuissance de la loi.

Le médecin qui a hasardé la mort d'un malade dans l'espérance de se faire un nom par un éclatant succès; le juge qui a prévariqué; l'avocat que l'intérêt seul a porté à défendre une cause perfide contre un honnête homme; le notaire qui a, même en réussissant, abusé de la confiance de ses clients et risqué leur fortune à son profit et à leur insu; le banquier, condition si délicate, si pleine de subtils entraînements; le banquier qui, faute de l'oser lui-même, a fait jouer des ressorts mystérieux pour arriver à une opulence effrontée; le commerçant qui a failli les mains pleines et qui bâtit sa fortune sur la ruine d'autrui: tous ces gens-là entendent plus souvent qu'on ne pense le cri poignant d'une conscience qui se révolte... Dieu l'a voulu ainsi; cette vengeance intérieure, cette vengeance du crime par le crime lui-même, est celle de l'humanité tout entière.

Au moment de sortir du collège on ne ressent encore, Dieu merci! aucun de ces déchirements de conscience; la préoccupation de l'avenir n'est encore que le rêve de choses honnêtes. Mais c'est

bien assez pour remuer toutes les fibres, toutes les impatiences de la jeunesse.

Aussi était-ce un spectacle des plus animés, des plus curieux à observer, que celui que présentait le collège Louis-le-Grand le 16 août 1836. La vieille façade ensumée et noircie de la rue Saint-Jacques faisait mieux ressortir encore, par son uniformité et son silence extérieurs, l'activité intérieure de la maison. Pour ceux qui montaient la longue rue sans s'arrêter, on eût dit la façade, la porte d'un cloître, la pierre d'un tombeau; mais pour les parents, pour les amis qui avaient de chers intérêts derrière ce vieux mur, derrière ces fenêtres grillées; pour ceux qui pénétraient par la porte étroite et basse qui, seule encore, s'ouvrait auprès de la grande porte réservée aux magnificences du lendemain, aux fêtes de la distribution des prix; pour ceux-ci, dis-je, il y avait tout un monde à deviner, à étudier, dans ses élans subits, dans ses moindres paroles, dans ses moindres mouvements. Celui-ci est assis à l'écart, il tient un livre, il le quitte, il le reprend; ses pensées ne suivent pas ses yeux; ses pensées sont au lendemain, au grand jour; partout on essaie de former des jeux pour tuer le temps, pour atténuer, par l'agitation extérieure, l'agitation intérieure, bien autrement vivace et brûlante; mais le jeu cesse de lui-même, le jeu n'était qu'une feinte pour détourner l'attention, pour s'étourdir, et il languit dès le début sous la puissance des émotions de l'âme. Les pieds cessent d'agir à mesure que l'imagination se ranime. « Je ne joue plus, je ne joue plus, ni moi, ni moi, ni personne. » Voilà ce qui se dit aussitôt que l'on s'est mis à jouer, et chacun



s'en va se rasseoir ou se promener de son côté jusqu'à ce que, las encore une fois de se consumer dans la pensée du lendemain et de l'avenir prochain, une fois encore on essaie, mais aussi vainement, de reprendre des jeux toujours et tout aussitôt interrompus.

Parmi les élèves du collège Louis-le-Grand, il y en avait un dont la pensée bien fixe, bien arrêtée, était de suivre la carrière de son père. Son père était marin; ses nobles services lui avaient acquis le haut grade de capitaine de vaisseau dans la marine de l'état. Rarement, dans cette position qui l'entraînait sans cesse sur les mers, il avait pu se trouver près de son fils; mais son fils voyait approuver avec une inexprimable joie l'époque où il pourrait le rejoindre et partager ses dangers. Les voyages des navigateurs illustres, Christophe Colomb, Vasco de Gama, Bougainville, le capitaine Cook, Lapérouse, Dumont d'Urville, etc., étaient ses plus chères lectures, et toute son admiration était pour la vie des marins renommés pour leurs exploits, tels que Jean Bart, Duguay-Trouin, Tourville, d'Estrées, etc. Lui seul, dans le collège, quand chacun ne tenait plus un livre que par contenance, lisait encore avec ardeur et sans aucune distraction: car sa lecture, à lui, c'était son avenir; et sans la nuit, seul de tout le collège, il ne se fût pas aperçu de l'attente si longue et si pénible de la veille du jour des prix. Pour lui comme pour les autres, la nuit fut ardente et sans sommeil. Mais dès la pointe du jour du lendemain, de ce lendemain tant désiré de tous, il retrouva son livre sous son chevet, et ne le quitta plus qu'au moment où, pro-

clamé vainqueur, il courut chercher un prix qui l'avait si peu préoccupé; mais quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il jeta son premier coup d'œil sur le titre des volumes qu'on lui donnait pour récompense, d'y lire : *Collection de Voyages*. On lui aurait offert tous les autres volumes rangés sur les tables triomphales, qu'il ne les aurait pas échangés contre ceux dont on lui faisait don, et qu'il feuilleta, parcourut et reparcourut jusqu'à la fin de la distribution.

Anatole Desgranges n'avait eu qu'un prix; mais ce prix contenait pour lui mille promesses : c'était un premier prix de mathématiques.

Les promesses ne furent pas démenties. Peu de temps après, il fut reçu élève dans la marine, et



L'élève de marine.

bientôt son père obtint de lui faire faire ses études navales à son bord.

Peu de temps après, le capitaine Desgranges fut chargé d'aller explorer plusieurs côtes de l'Amérique septentrionale. Il emmena avec lui son fils, devant qui allait ainsi s'ouvrir, dès son entrée dans la carrière, un vaste champ d'études.





## CHAPITRE II

Départ. — Abord de la baie d'Hudson — Le détroit et la baie d'Hudson — Les Esquimaux — Leurs canots. — Visite à bord. — Femmes des Esquimaux. — La Nouvelle-Bretagne. — Fort York. — Un camp d'Indiens du Nord. — Les hommes. — Les squâs. — Habitations. — L'hiver chez les Indiens des environs de la baie d'Hudson. — Deuil des Indiens. — Manière de voyager à pied des Européens dans ces pays — Chasse aux bisons

Le capitaine Desgranges, à qui son grade dans la marine royale donnait le rang de colonel dans l'armée de terre, appareilla de Brest le 20 du mois d'avril de l'année 1837. Les mers qu'il avait à parcourir offrant quelquefois des difficultés insurmontables pour de très-gros vaisseaux, il montait une jolie corvette fine voilière, et était accompagné de deux bricks de guerre. Anatole était sur la corvette avec son père. On fit voile, presque en droite ligne, pour les côtes nord-est de l'Amérique. Après une longue et triste navigation dans les parages les plus dépourvus de toute apparence d'îles de l'Océan Atlantique, des masses de glaces rompues et repoussées au loin par les flots, annoncèrent le voisi-

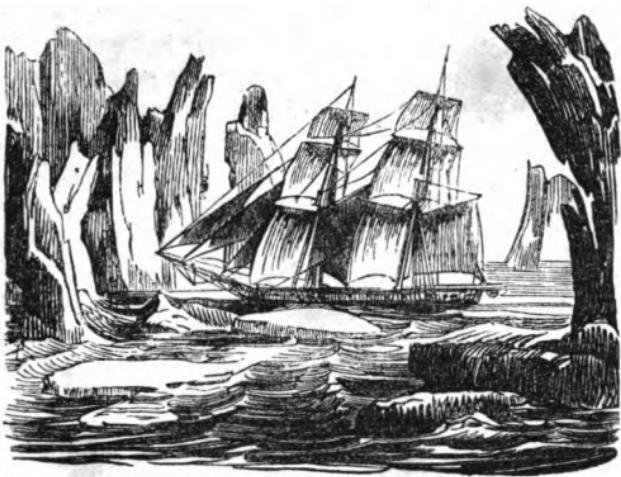
nage du détroit de Davis, entre les côtes du Groenland, terre qu'on ne sait pas bien encore à quel continent rattacher<sup>1</sup>, et les côtes du Labrador, dépendant d'une manière plus certaine de l'Amérique.

Le capitaine, portant vers les côtes du Labrador, laissa à droite le grand détroit de Davis et celui de Frobisher, dans le voisinage des mers polaires, et se prépara à pénétrer dans le détroit d'Hudson, entre l'île de la Résolution et le cap Chudleig. Des montagnes de glace, qui avaient près de dix-huit cents pieds d'épaisseur, semblaient barrer l'entrée du détroit. Ces montagnes ayant beaucoup plus de profondeur dans l'eau que de hauteur à la surface de la mer, le vent paraissait n'avoir qu'une bien faible puissance pour les mouvoir. Cependant il les poussait insensiblement vers des climats moins froids, où elles devaient enfin se dissoudre, après avoir mis plusieurs siècles à faire cinq à six cents lieues vers le Sud. Là seulement, et après un si long espace de temps, elles pouvaient commencer à devenir plus légères, à mesure que le soleil ferait évaporer la partie exposée à ses rayons.

L'expédition commandée par le capitaine Desgranges, après avoir traversé le détroit d'Hudson, long de cent vingt lieues sur six seulement de largeur, entra dans la baie du même nom. Elle a trois cents lieues environ de profondeur, et sa largeur inégale varie, du nord au sud, de quarante à deux cents lieues. Tout autre qu'Anatole se serait peut-

<sup>1</sup> Voir le Voyage aux îles et dans les mers polaires, dans la collection du *Tour du Monde*.

être dégoûté des voyages de long cours, à l'aspect des mers solitaires et des côtes incultes et sauvages qui, les premières, reçurent sa visite. De quelque côté qu'il jetât les yeux dans la baie d'Hudson, il ne voyait que des rochers escarpés s'élevant jusqu'aux nues, entrecoupés de profonds ravins et de vallées stériles où jamais le soleil ne pénétrait, où les neiges et les glaces demeuraient éternelles. Joignez à la désolation des perspectives les dangers auxquels tous les équipages furent exposés dans cette baie inhospitalière, et vous conviendrez, comme moi, que si le jeune élève de marine ne pâlit pas dans de telles circonstances, c'est que décidément il était prédestiné aux grands voyages, et présageait un des plus francs loups de mer qui aient jamais été. Vingt fois la corvette rencontra des bancs entiers de glaces flottantes, qu'elle eut toutes les peines du monde à éviter; vingt fois des courants assez forts pour l'entraîner l'investirent à l'improviste d'un si grand nombre de ces écueils mouvants, qu'aussi loin que la vue pouvait s'étendre on n'apercevait que des glaces. Il n'y avait pas alors d'autre moyen de s'en garantir que de se grappiner sur les plus grosses de ces masses coagulées, et d'écartier les autres avec de longs bâtons ferrés. L'élève de marine faisait dans ces occasions son devoir aussi bien qu'aucun matelot. Le capitaine se hâta de profiter d'un passage qu'on s'était ouvert plus péniblement encore; sur son ordre, toutes les voiles furent mises dehors, et les barrières de glace furent franchies, sans autre perte pour les trois bâtiments que quelques feuilles de bordage.



Brick au milieu des glaces.

Le but du capitaine, en pénétrant dans la baie d'Hudson, n'était point de chercher le fameux passage, si longtemps révélé, de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique par l'extrême nord de l'Amérique ; il était seulement chargé d'examiner l'importance des établissements anglais dans cette baie qui entoure en quelque sorte la vaste étendue de territoire qui porte le nom de Nouvelle-Bretagne, et qui comprend la Nouvelle-Galles septentrionale, la Nouvelle-Galles méridionale, le Labrador, et, en un mot, la plus grande partie du pays des Esquimaux d'Amérique ; car on donne aussi quelquefois le nom d'Esquimaux aux habitants du Groenland, qui paraissent avoir avec ceux-ci une grande con-

formité d'usages et de fréquentes communications.

La corvette s'approcha des côtes, où les Esquimaux avaient allumé des feux pour indiquer qu'ils désiraient transiquer. Plusieurs de ces naturels consentirent à se rendre à bord de la corvette. Ils usèrent à cet effet de leurs ingénieuses embarcations, qui consistaient, comme celles des Groenlandais, en peaux de phoques cousues sur des charpentes de bois ou d'os de baleine. Elles avaient la forme d'une navette de tisserand. Au milieu de la peau de phoque qui couvrait chacune d'elles était un trou, dans lequel s'introduisait un Esquimaux comme dans un sac. Là, sans crainte que les vagues rem-



Esquimaux dans son canot

plissent ou fissent chavirer son canot, le navigateur, armé seulement d'une rame à double

pale, de cinq à six pieds de long, mince du milieu, large et plate des deux bouts, se livrait avec une incroyable adresse aux plus périlleuses manœuvres, s'inclinant et s'appuyant, quand il voulait s'arrêter, sur le bout de sa rame ; et s'il rencontrait un banc de glace sur sa route, l'abordeant, prenant son léger bateau sur ses épaules ou sous son bras, pour le remettre bientôt à la mer, après avoir traversé l'obstacle à pied. Ce fut ainsi que trente Esquimaux arrivèrent jusqu'à la corvette, où ils furent reçus avec une curiosité que l'élève de marine, comme on le pense bien, ne fut pas des moins empressés à partager.

Ces Esquimaux avaient la tête large, la face ronde et plate, les yeux noirs, et fort éloignés l'un de l'autre, les lèvres épaisses et renversées, les oreilles placées très-bas, les cheveux noirs et longs, et les épaules larges. Leur habillement se composait en général de peaux d'animaux amphibiés, tels que les phoques. Ils le portaient serré autour du corps ; il ne descendait que jusqu'au milieu de leur cuisse, et une espèce de capuchon en retombait derrière le dos ; leurs culottes se fermaient avec une coulisse comme une bourse. Plusieurs paires de bottes, également de peaux d'animaux marins, placées l'une par-dessus l'autre, servaient à préserver du froid leurs jambes et leurs pieds.

Le costume des femmes, chez les Esquimaux, a beaucoup de rapport avec celui des hommes. Dans le capuchon, beaucoup plus large, qui retombe sur leurs épaules, elles peuvent mettre quelquefois leurs enfants, pour les emporter avec elles. Leurs bottes, plus grandes aussi que celles des hommes,



Femme d'Esquimaux avec son enfant dans son capuchon

sont garnies de baleines; et quand elles sont obligées de retirer leur enfant de leurs bras, elles le placent aussi dans une de ces bottes, en attendant qu'elles puissent le reprendre.

Les Esquimaux qui étaient venus à bord de la corvette offrirent à l'équipage de l'huile de veau marin, dont ils paraissaient eux-mêmes faire leur boisson favorite, et de la chair de baleine, en échange de couteaux, de ciseaux, et d'autres instruments qu'ils témoignaient le plus grand désir de posséder. Le capitaine essaya de leur faire comprendre que

des fourrures d'animaux du genre de ceux de leur pays auraient beaucoup mieux convenu à ses équipages que de l'huile de veau marin, dont il n'appréhendait pas le charme comme eux. Mais tout en refusant leurs offres, il ne leur en fit pas moins quelques présents. Les Esquimaux parurent satisfaits ; mais le refus qu'on faisait de leur chair de baleine à demi pourrie, et surtout de leur épaisse huile de veau marin, leur semblait encore une méprise, et plusieurs se mirent à humer, avec un air inexprimable de satisfaction, de longues gorgées d'huile, pour indiquer que l'on avait tort de ne pas accepter un si délicieux breuvage. Enfin ils se retirèrent, et chacun, rentrant jusqu'au cou dans sa petite embarcation, retourna à la côte.

Le capitaine détacha un canot de la corvette pour le fort Yorck, le principal des établissements anglais dans la baie d'Hudson, afin d'avertir que l'on venait avec des intentions amies. Le commandant du fort reçut avec politesse les gens du canot, leur donna même des provisions pour les équipages des trois bâtiments, mais témoigna vivement le désir de ne pas voir s'approcher trop près de lui des forces qui, en raison du peu d'importance des établissements anglais sur ces côtes, lui paraissaient nombreuses ; il dit qu'il recevrait volontiers le capitaine et son état-major à terre, mais s'ils s'y rendaient dans leurs canots. Cette réponse, qui annonçait beaucoup de crainte, et qui démontrait assez de quels faibles moyens il faudrait seulement disposer pour ruiner, en temps de guerre, les établissements anglais dans la Nouvelle-Bretagne, fut rapportée au capitaine. « Nous sommes en paix, répli-

qua-t-il; mais à Dieu ne plaise que , même en temps de guerre, la France attache assez de prix aux misérables déserts de la Nouvelle-Bretagne, malgré les fourrures qu'on en retire, pour essayer d'y supplanter sa rivale ! Tout ce vaste pays, que les Anglais n'ont pas même entièrement visité, et qu'ils ne possèdent en général que pour la forme, ne vaudrait pas la poudre à canon que l'on userait à détruire leurs établissements dispersés. Allons sur nos canots, Messieurs, rendre visite à cet honnête commandant , ajouta-t-il, puisque la vue seule de nos bâtiments armés jetteurait l'épouvante dans son fort. »

Le capitaine, accompagné de quelques officiers et de son fils, se rendit donc en canot au fort York.

La maison du commandant était un édifice bâti en bois, à deux étages, de cent pieds de long sur trente de haut. Le reste n'était que des hangars ou des magasins. Le tout était entouré d'une forte palissade en bois , destinée à prévenir les attaques des Sauvages , ou plutôt à leur ôter l'envie d'attaquer.

Un camp d'Indiens se trouvait justement alors dans le voisinage du fort. Le capitaine et l'élève de marine les virent; ils examinèrent avec soin leurs traits, leurs vêtements, leurs logements. Ils semblaient appartenir à la grande race des tribus nomades de l'Amérique septentrionale , avec laquelle les Esquimaux seuls paraissent n'avoir aucune conformité d'origine. Ces Indiens étaient grands et fortement constitués; ils avaient le visage long , tous les traits saillants , les yeux noirs et pénétrants , le nez aquilin , le front petit , le menton

rond, la bouche large et les levres assez minces. On ne leur voyait pas de barbe, parce qu'ils avaient, à ce qu'il parait, le plus grand soin de l'arracher à mesure qu'elle poussait.

Les femmes, que les Indiens appelaient *squâts*, étaient de taille beaucoup plus petite que celle des hommes, et elles avaient le visage rond. Elles teignaient leur chevelure, la partageaient sur le front et la faisaient retomber sur leurs épaules. L'expression de leur physionomie avait, en général, autant de douceur que celle de leurs maris avait de rudesse.

Les hommes étaient habillés d'un morceau de flanelle jeté sur leurs épaules; ils portaient par-dessus une tunique de peau d'élan, dont les manches pouvaient se détacher à volonté. Leurs pantalons et leurs bottes étaient d'une semblable fourrure. Les bottes étaient bordées de piquants de porc-épic, qui n'étaient pas sans élégance. Quelques-uns avaient revêtu des habits de drap rouge ou vert, enrichis de colifichets d'argent ou d'étain.

L'habillement des femmes différait peu de celui des hommes. Elles s'ajustaient une pièce de flanelle sur la tête, en forme de chaperon, et la bordaient d'un ruban rouge ou vert. Plusieurs portaient aussi des jupes d'étoffe de laine. Celles qui voulaient se parer avaient des vêtements de drap, des pelisses de peau de castor, bordées de plumes et de rubans.

Les huttes ou wigwams de ces Indiens nomades étaient formées de perches disposées en cercle, rattachées par leur sommet, et couvertes de peaux

d'élan apprêtées avec du suif par les naturels eux-mêmes ; tout leur ménage s'y trouvait réuni ; c'était à la fois la cuisine, le garde-meuble et la chambre à coucher de chaque famille. Le soin des huttes, du ménage, des vêtements, était le partage des femmes, qui, en se mariant, avaient perdu leur liberté et étaient abaissées à la condition d'esclaves, et quelquefois même de bêtes de somme, par leurs maris brutaux et impitoyables. Malgré le malheur de leur condition, elles n'en étaient pas moins des épouses pleines de soins et d'affection, et des mères tendres et attentives. Elles enveloppaient leurs enfants de pelleteries ; leurs petits berceaux étaient remplis de mousse que l'on renouvelait à chaque instant ; aux deux extrémités étaient attachés des bouts de courroies, qui servaient à suspendre le berceau dans la tente, ou à passer sur le front de la mère lorsque, dans des voyages, elle portait ce berceau sur son dos.

Pendant l'hiver, les Indiens de ces parties les plus septentrionales de l'Amérique sont quelquefois des semaines entières sans pouvoir sortir de leurs tentes. Leur principale nourriture consiste alors en oies sauvages salées, en langues fourrées et en *pimmicum*. Ce dernier aliment est fait de chair de bison coupée en petites tranches, séchée avec soin au soleil ou sur des charbons, et ensuite réduite en poudre entre deux pierres. Ils profitent, pendant cette saison, des jours de beau temps pour chasser ; mais, si cela ne leur est pas possible, ils sont souvent réduits, pour vivre, aux plus dures extrémités. Alors, dit-on, ils mangent jusqu'aux pelleteries, jusqu'aux sourrures qui leur servent de

vêtements, et quelquefois ils ont été contraints par la faim à manger la chair de leurs semblables.

Anatole remarqua que ces Indiens se livraient sans réserve à tous les chagrins du deuil. Aux cris et aux larmes ils joignaient des incisions qu'ils se faisaient sur le corps; quelques-uns même allaient jusqu'à se couper les articulations des doigts.

Cependant ils paraissaient voir la mort avec indifférence pour eux-mêmes. Ils comptaient d'ailleurs sur une autre vie; car la Providence a placé dans le cœur des hommes les plus sauvages le sentiment de l'immortalité et de l'éternité. Ils ne manquaient pas de faire enterrer avec eux des objets que, dans leur grossière croyance, ils imaginaient devoir leur être utiles dans l'autre monde.

Quand le capitaine de la corvette débarqua, avec Anatole et plusieurs de ses officiers, auprès du fort York, le soleil était devenu si vif qu'il était capable de brûler l'épiderme des naturels. Une végétation rapide allait remplacer le plus affreux spectacle de désolation sur ce sol longtemps couvert de neige, où, pendant l'hiver, tout se revêt de blanc, jusqu'à la fourrure des animaux, dont les poils deviennent en même temps plus longs et plus fins. A l'époque des grands froids, si quelques Européens voyagent encore par caravanes dans ces contrées, ils adaptent à leurs chaussures des raquettes, planches longues et minces, qui les empêchent d'enfoncer dans les neiges profondes; et des chiens, attelés à des traîneaux, transportent les provisions, les bagages et les malades.

Au retour des chaleurs, quelques troupes, les unes d'Européens, les autres d'Indiens, se dispo-

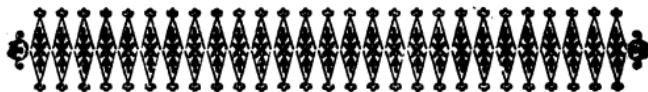
saient à aller fort avant dans les terres à la chasse des bisons, grands quadrupèdes du genre des bœufs sauvages, qui sont naturels aux contrées les plus septentrionales de l'Amérique, et qui sont caractérisés par la bosse disgracieuse de leur dos et par l'aspect féroce que leur donne leur crinière longue et touffue. C'est spécialement dans des pays en partie boisés, en partie couverts de prairies naturelles, que l'on rencontre les bisons. Les Européens les chassent au fusil et à cheval. Pour parvenir à leur but, ils font en sorte de les séparer les uns des autres, tâchent de les empêcher de rejoindre le troupeau, et lorsqu'ils se trouvent à portée, ils les tirent sans s'arrêter. Cette chasse n'est pas sans danger, d'abord, à cause des trous que les blaireaux creusent partout dans ces contrées, et qui peuvent faire tomber les chevaux; ensuite, parce que souvent le bison blessé court sur son adversaire, le démonte et le tue.



Le bison

Les Indiens font cette chasse d'une manière plus difficile, mais plus sûre. Ils pratiquent des routes palissadées qui aboutissent à une enceinte fermée, à peu près comme on fait en Asie pour la chasse aux éléphants; ils engagent un bison dans ce chemin, le forcent à le suivre, et le tuent quand il est arrivé dans l'enceinte. Les bisons réunis en troupeau sont inattaquables, et quiconque s'y risquerait y trouverait une mort certaine. Beaucoup d'Indiens font de leur chair leur principale nourriture, et de leur peau leur principal vêtement. Les Européens font de leur fourrure un grand commerce.





### CHAPITRE III.

**Sortie de la baie d'Hudson. — Le grand banc de Terre-Neuve. — Le golfe et le fleuve Saint-Laurent. — Le Canada. — Le général Montcalm. — Québec et ses environs. — Les Hurons du village de Lorette — Indiens Michmas. — Température du Canada.**

Le capitaine et ses officiers quittèrent le fort York pour aller rejoindre leurs vaisseaux. On eut d'abord le projet de s'enfoncer, au retour, dans la baie Saint-James, placée au fond de la partie méridionale de la grande baie d'Hudson, et de visiter ainsi quelques parties peu connues du Canada ; mais, outre que les glaces faisaient encore obstacle à la navigation des vaisseaux à l'entrée de la baie Saint-James et le long des côtes occidentales du Labrador, le capitaine se réservait de pénétrer par le golfe et le fleuve Saint-Laurent dans les contrées les plus intéressantes du Canada. C'est pourquoi, après avoir encore visité le fort de Severn, à l'embouchure de la rivière de ce nom, il repassa le détroit d'Hudson, et, doublant le cap Chudleig, il se tint en vue des côtes orientales du Labrador,

jusqu'à l'île et au grand banc de Terre-Neuve, près desquels se trouvent les deux petites colonies françaises des îles Miquelon et Saint-Pierre. Une brume froide et compacte annonça qu'on approchait du banc de Terre-Neuve, qui prend son nom de l'île même à laquelle il paraît tenir, et n'est, à proprement parler, qu'une montagne cachée sous les eaux. Du nord au sud, il a environ deux cents lieues marines, et quatre-vingt-dix de l'est à l'ouest. On y trouve une prodigieuse quantité de coquillages et plusieurs espèces de poissons de toutes grandeurs. La plupart servent de nourriture aux morues, dont on peut dire sans exagération que le nombre égale, dans ces parages, celui des grains de sable qui couvrent le banc. Tous les ans, depuis trois siècles environ, on en charge de deux à trois cents bâtiments, sans qu'on y remarque aucune diminution. Les Anglais et les Français ont d'importantes pêcheries au banc de Terre-Neuve.

Le capitaine, pour ne point donner d'ombrage au gouvernement anglais du Canada, laissa la corvette et un des bricks à l'île Miquelon avant d'entrer dans le golfe Saint-Laurent. Il passa de sa personne sur le moindre des deux bricks, et continua ainsi, pour quelque temps, son voyage. C'était agir prudemment, car la vue de trois bâtiments de guerre français dans le golfe Saint-Laurent aurait suffi pour soulever presque toutes les populations du Canada, qui se rappellent toujours leur origine française, et menacent incessamment l'Angleterre de reconquérir leur indépendance. Ce sera le coup de grâce de l'Angleterre sur le continent de l'Amérique. Quand elle y aura perdu le Canada, personne ne

sera tenté de lui envier le reste de ses possessions américaines, si l'on en excepte quelques-unes des îles Antilles, qui menacent d'ailleurs aussi de lui échapper. L'Angleterre n'aura plus alors en Amérique que des déserts de neiges et de glaces, ou des plaines sablonneuses et complètement stériles, qu'elle abandonnera d'elle-même au premier jour, soit aux tribus d'Indiens nomades, soit à la volonté persévérente de la république des Etats-Unis.

Deux fois déjà, depuis quinze ans, les populations françaises du Canada ont été sur le point de secouer le joug, que les Anglais leur dorent cependant le plus possible par des semblants de liberté. Il n'est pas douteux qu'il suffirait d'une guerre momentanée de l'Angleterre, soit avec la France, soit avec les Etats-Unis, voisins du Canada, pour que ce pays fût à jamais perdu pour ses nouveaux maîtres. Il ne manque aux habitants qu'un peu d'appui extérieur. Malheureusement, la France, depuis les traités qui lui enlevèrent cette belle colonie, ne leur a encore accordé que ses sympathies.

Cependant, si jamais pays eut droit d'être secondé par les Français, c'est celui-là. Découvert par Sébastien Cabot, un de nos compatriotes, pendant qu'il cherchait le fameux passage nord de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique, ou mer du Sud, il fut colonisé avec zèle par un autre Français du nom de Champlain, qui donna son nom à l'un des grands lacs de ce pays, dont plusieurs, comme le lac Supérieur, le lac Michigan, le lac des Hurons, le lac Ontario et le lac

Erié, ressemblent, par leur étendue, à des mers intérieures. Le Canada s'appela longtemps la Nouvelle-France. Enfin, à une époque encore peu éloignée de nous, où les efforts des troupes françaises avaient besoin d'être dirigés d'un autre côté, la défense du Canada fut abandonnée à quelques braves contre les forces nombreuses et sans cesse renouvelées de l'Angleterre. Un général français, du nom à jamais glorieux de Montcalm, soutint la lutte pendant nombre d'années avec une poignée de soldats dévoués. Vingt fois il triompha des ennemis; mais enfin, réduit presqu'à lui seul et ne recevant plus aucun secours de la France, il était sur le point de voir la ville de Québec, dont il était gouverneur, tomber en la possession des Anglais, quand il fut blessé mortellement. Lorsqu'on lui annonça qu'il ne lui restait plus que peu d'heures à vivre : « Tant mieux, dit-il, je ne verrai point Québec au pouvoir de l'ennemi. » Et il succomba en prononçant les mots *d'honneur* et de *patrie*. Si le Canada, ou du moins la partie autrefois française du Canada, reconquiert un jour son indépendance, sans nul doute on y élèvera des statues à Montcalm.

Le jeune élève de marine, au courant des hauts faits de ces quelques braves qui, abandonnés à eux-mêmes, avaient si longtemps et si noblement défendu l'honneur du nom français, et connaissant toutes les sympathies des descendants des premiers colons pour la France, approchait avec bonheur du Canada, comme s'il comptait y retrouver une seconde patrie. Ce qu'il avait ouï raconter des naturels du pays, les Algonquins, les Hurons, les



Mort du général Montcalm.

Iroquois, etc., excitait, d'un autre côté, vivement sa curiosité.

Au fond du golfe Saint-Laurent, le capitaine trouva la vaste embouchure du fleuve du même nom, dans laquelle il entra. Il remonta le fleuve majestueux, d'abord jusqu'à Québec, dont le port, situé au fond d'un véritable précipice, hérissé de toutes parts de rochers à pic, offrit aux regards d'Anatole un des plus effrayants tableaux de la nature. Il semblait que ces rochers, surmontés de hautes murailles et de bastions saillants, allaient s'écrouler à chaque instant sur les vaisseaux de

guerre ou de commerce qui avaient jeté l'ancre dans le port.

Québec est divisé en haute et basse ville. La basse ville n'offrit aux yeux d'Anatole qu'un assemblage mal ordonné de maisons noires et laides. La haute ville renferme tous les établissements publics. Anatole y remarqua la cathédrale, élevée par les Français, et les bâtiments somptueux qui entourent la belle place de la Parade. Il vit les élégants de la ville déployer dans la rue Saint-Jean, qui est la plus belle de toutes, leur adresse à diriger leurs voitures de toutes sortes. C'est à Québec que les Anglais ont établi le principal siège de leur gouvernement, quoique, pour tâcher de concilier avec les leurs les coutumes françaises qu'ils trouvèrent établies, ils aient d'abord divisé le Canada en deux gouvernements distincts, dans chacun desquels il y a une espèce d'assemblée de députés. L'un et l'autre, d'ailleurs, furent placés sous l'autorité du même gouverneur-général.

Québec est sujet à de fréquentes pluies, à cause des nuages qui s'amassent autour des montagnes voisines; et, malgré la longueur des jours, on ne saurait dire que l'on y jouisse de l'été. L'hiver y est la saison des plaisirs, et l'on y retrouve l'usage des bals fréquents et des autres fêtes de la France.

Les environs de Québec offrent de toutes parts des paysages que le capitaine et Anatole visitèrent, et dont l'aspect est plus pittoresque encore, s'il est possible, que ceux de la Suisse. La plaine d'Abraham est le but ordinaire des promenades des classes élégantes. Mais Anatole lui préféra les paysages qui entourent la cataracte de Montmorenci, à trois

lieues environ de la ville ; elle a pris son nom du premier évêque de Québec, qui était de l'illustre famille du premier baron chrétien, et jamais monument plus durable ne subsistera à la gloire de ce nom que celui qui lui a été élevé au Canada par la nature elle-même. Anatole se plaisait aussi aux bords du lac Saint-Charles, qui n'est qu'à une ou deux lieues de la ville. Il a une lieue de long, et est presque coupé en deux par une presqu'île de rochers. Sur sa rive droite, entre une prairie et des vergers, est un joli village français, dont le clocher, surmonté d'une croix et d'un coq, rappela à Anatole les villages de Normandie ; sur la rive gauche est le non moins gracieux village de Lorette, habité par une tribu de Hurons, que les Français ont civilisés. Quoiqu'ils aient perdu leurs anciens usages, entre autres leur préjugé contre le travail et leur passion pour la guerre, ces Hurons ont conservé, pour plus de commodité, le costume bigarré particulier aux tribus indiennes qui ont des rapports avec les Européens ; cela leur donnait, aux yeux d'Anatole, une physionomie des plus originales.

Les Indiens des villages de Lorette, ainsi que ceux de Saint-François, de Batiscan, de Saint-Genis et de Besancourt, approvisionnent les marchés de Québec de fourrures, produits de leur chasse, de corbeilles, d'autres ouvrages d'écorce de bouleau, et de *mocassins*, espèce de chaussure en cuir spongieux, dont la semelle est en bois, et la tige ornée de broderies en piquants de porc-épic. Anatole se rappelait avoir vu des chaussures de ce genre aux Indiens du camp voisin du fort York, dans la baie d'Hudson.

Notre élève eut occasion d'étudier mieux encore les usages des Indiens au milieu d'une tribu de *Michmas*, qui campait ordinairement pendant l'été à la pointe de Lévi, située vis-à-vis de Québec, sur l'autre rive du fleuve Saint-Laurent.

Les traits de ces Indiens étaient désagréables, leur teint était cuivré, leur physionomie sombre, leur visage long. Les pommettes de leurs joues, leur nez et leur menton formaient des saillies disgracieuses ; leurs cheveux rudes, longs et noirs, pendaient sur leur figure. Les Michmas étaient grands et d'une forte corpulence. Leurs femmes, au contraire, étaient petites et minces, et leurs traits étaient arrondis. De même que les *squâts* qu'Anatole avait déjà vues près du fort York, celles-ci avaient peint leurs cheveux avec soin et les tenaient séparés sur le front.

Quelques-uns de ces Indiens étaient à demi vêtus seulement d'une robe déchirée, d'une couverture sale ou d'une chemise en lambeaux, et quelquefois ils allaient se promener, dans cet équipage, au milieu des rues de Québec, tenant une bouteille de rhum d'une main, et de l'autre une tête de veau, leur mets favori, qu'ils achetaient à la boucherie.

Cependant, les dimanches et jours de fête, hommes et femmes, surtout dans les familles des chefs, se paraient de leur mieux. Les présents que ces Indiens recevaient tous les ans du gouverneur du Canada consistaient principalement en couvertures de laine. On distribuait en outre aux familles des chefs, des draps de couleurs tranchantes, dont ils se faisaient des vêtements qu'ils ornaient ensuite d'une foule de colifichets d'argent et d'étain. Les femmes avaient des chapeaux de peau de castor,



Indiens michmas.

ornés de plumes, de rubans de diverses couleurs et de petites croix d'argent. Quelques-unes avaient un bonnet de drap pointu, bordé en poil d'élan, et de nuances variées. Elles étaient enveloppées d'un manteau ou d'une pièce de drap bleu, vert ou écarlate, bordé de larges bandes de soie jaune et verte. Ce manteau, qu'elles arrêtent à leur ceinture pendant la belle saison, se ramène sur la tête pendant l'hiver. Elles avaient aussi une tunique ou

chemise de toile de coton peinte, des bas très-longs de couleur écarlate, et leurs *moccassins* ou chausures, étaient brodés de poils d'élan ou de piquants de porc-épic.

Le costume de parure des Indiens *michmas* ressemblait à celui des femmes, excepté qu'au lieu du manteau, ils portaient une longue robe. Derrière la tête de quelques-uns tombaient, jusqu'aux talons, quatre ou cinq rangées de petites pièces d'argent. Ils portaient des bracelets et des colliers d'argent ou d'étain. Des médailles de différentes grandeurs étaient en outre suspendues à leur cou, et de grands anneaux à leurs oreilles. Ils se traçaient sur la figure de larges raies de vermillon ou de charbon.

Une pièce essentielle à leur accoutrement était une gibecière dans laquelle ils déposaient leur tabac. Un couteau, une ceinture et surtout des cordons dits de *wampun* étaient aussi pour eux des objets indispensables. Les cordons de *wampun*, qu'on retrouve dans presque toutes les tribus indiennes de l'Amérique septentrionale, sont composés d'un coquillage particulier qui se vend en grande quantité aux Etats-Unis. A la fin de chaque discours et de chaque récit, les Indiens prennent un cordon de *wampun* pour se rappeler ce qui a été dit, et leur mémoire est telle, que nombre d'années après ils se souviennent de ce que signifient chacun des cordons qu'ils possèdent.

Le capitaine et son fils virent les Indiens *michmas* dans l'occasion la plus favorable pour les observer.

C'était positivement à l'époque où on leur distribuait les présents du gouverneur, qu'ils appelaient leur *grand père*, nom que donnent les Indiens de

l'Amérique septentrionale à celui qu'ils reconnaissent pour chef suprême, ou plutôt à celui dont ils espèrent des cadeaux et des moyens de subsistance. Les squâs, ou femmes indiennes, étaisaient leurs parures, tandis que les hommes, riant, criant et cabriolant à leur antique manière, tourmentaient, pour avoir un peu plus de rhum, leur chef, ou, comme ils disaient, leur père, qui les refusait sans humeur, et leur faisait observer qu'il en fallait garder pour l'heure de la danse.

Le soir, des feux s'allumèrent devant toutes les tentes, et les hommes, les femmes, les enfants, confondus, dévorèrent des morceaux de poisson salé. A neuf heures, la danse commença à la lueur des torches d'écorce de bouleau, portées par les plus vieilles des squâs.

Une pièce de bois d'une quinzaine de pieds de long, était placée à terre, et à l'une de ses extrémités, était assis un homme qui bourdonnait le chant uniforme du *yo-he-ouaou*, commun aux tribus du nord de l'Amérique, en s'accompagnant d'une calebasse pleine de petites pierres. Tous les danseurs se suivaient en formant un ovale autour de la pièce de bois, et ils étaient si serrés qu'ils se machaient sur les talons. Les squâs et quelques hommes se démenaient de toutes leurs forces, battaient des mains, frappaient la terre du pied, sans perdre la mesure de la calebasse et de la monotone harmonie du *yo-hé-ouaou*, qu'ils semblaient tirer du fond de leur poitrine. Quelquefois ils en rompaient l'uniformité par des cris et des hurlements, auxquels ils joignaient des attitudes féroces et des gestes frénétiques, pour simuler leurs combats.

Dans ses diverses excursions à pied aux environs de Québec, Anatole remarqua de grandes perches plantées à des distances égales sur les routes, et comme on était en plein été, il en aurait difficilement compris le but, si on ne le lui eût expliqué. Il apprit que pendant l'hiver les routes, au Canada, sont couvertes d'une telle épaisseur de neige, que, sans ces perches, il serait impossible de les retrouver. La neige commence à tomber en octobre, et continue jusqu'en avril, et même quelquefois jusqu'à la fin de mai. A cette époque, la terre gèle de cinq à six pieds de profondeur, le vin se prend, même dans des chambres échauffées par des poèles ; l'eau-de-vie, exposée à l'air, prend la consistance du beurre, et le mercure même se solidifie. Les neiges prennent la dureté de la glace, et présentent un chemin uni comme un miroir à l'impatient Canadien, qui, fourré jusqu'au bout du nez, voyage dans son traîneau ou dans sa voiture, entre le tracé des perches, à raison de huit à dix lieues à l'heure. Les chemins de fer et la vapeur n'ont pas plus de célérité.

A la même époque, le costume habituel des hommes consiste en capotes de drap épais, arrêtées par une ceinture, et en collets à capuchon garnis de fourrures. S'ils voyagent en carriole, les Canadiens s'enveloppent d'une capote de peau de bison, et tiennent devant eux un tablier de peau d'ours. Les dames portent des bonnets de fourrures, des manchons, des palatines et des pelisses de drap ou de velours. Les deux sexes ont des bottes de lisières sur leurs chaussons ordinaires, pour ne pas glisser sur la neige quand ils vont à

pied. Quelques personnes emploient aussi à cet effet des crampons de fer, que l'on attache au talon.

Lorsque le froid a purifié l'atmosphère au Canada, la pleine lune donne une clarté tellement brillante qu'à la réverbération des neiges on peut lire les plus petits caractères d'imprimerie.

Le froid excessif du Canada doit être attribué à sa situation. Les vents de nord-est et de nord-ouest, qui y règnent habituellement, n'y parviennent qu'après avoir traversé des espaces immenses couverts de neiges et de glaces.

On passe presque sans aucune gradation, au Canada, du froid le plus vif au printemps le plus doux. L'hiver fini, la glace se brise de toutes parts avec des craquements épouvantables, et la plus brillante végétation couvre la terre aussitôt que la neige a disparu. Alors, comme en put juger Anatole, l'air est imprégné des délicieuses senteurs de la fraise et de la framboise, qui sont les principaux fruits du pays.





## CHAPITRE IV.

**Embarcations sur le fleuve Saint-Laurent. — Habiléte et témérité des Indiens du Canada sur leurs canots. — La ville de Montréal. — Paysans français du Canada. — Délicatesse d'une petite fille.**

Le capitaine et l'élève de marine se disposèrent à remonter le fleuve Saint-Laurent depuis Québec jusqu'à Montréal, qui se trouve sur la rive opposée, beaucoup plus avant dans le cœur du pays.

L'aspect du fleuve entre Québec et Montréal leur parut des plus animés. Tantôt c'étaient des trains de bois de construction qui descendaient, déployant au vent dix ou douze voiles carrées, et portant avec eux des huttes aussi nombreuses que celles d'un village; les radeliers les habitaient avec leur famille, un nombreux bétail et des milliers de volailles qu'ils portaient à Québec. Ces radeaux ressemblaient à de petites villes flottantes. Puis c'étaient les embarcations de la Compagnie anglaise du Nord-Ouest et du gouvernement du Canada, transportant des marchandises, des provisions, des équipements militaires et des

présents destinés aux Indiens. L'aspect de ces embarcations n'était pas moins original que celui des radeaux de bois flottants. Elles étaient plates, avaient en général trente pieds de long sur six de large, et offraient une pointe à chaque bout. Construites avec les membranes minces d'un bois léger, et recouvertes de bandes étroites d'écorce de bouleau, il n'entre dans leur ensemble aucune pièce de fer, pas même de clous, et chacune d'elles ne pèse pas plus de cinq cents livres. Aussi lorsque cela est nécessaire, les bateliers transportent sur leur dos, d'un endroit navigable à l'autre, non-seulement les paquets et les marchandises, mais les canots eux-mêmes. Leur mission n'est pas seulement de descendre le grand fleuve Saint-Laurent, elles doivent ensuite traverser quelques-uns des nombreux lacs du Canada, ou remonter plusieurs des rivières qui viennent grossir de leurs eaux le cours du fleuve. Leur approche fut annoncée à l'équipage du brick français par les hymnes à la Vierge, que deux mille bateliers, montés sur ces embarcations, répétaient en chœur. Quelquefois il y en a qui remontent pendant que les autres descendent; ou, quelquefois encore, ces légères embarcations, réunies en flottilles, se croisent au milieu des lacs entourés de forêts impénétrables ou d'immenses déserts; et alors, dit-on, les hymnes des bateliers ont un caractère de solennité qui remplit l'âme des plus mystérieuses émotions, surtout quand les rencontres ont lieu dans l'obscurité des nuits.

C'est aux naturels du pays que les Européens doivent l'invention des ingénieux canots d'écorce

de bouleau ; mais ils ne les ont point encore égalés dans la manière de les manœuvrer. Sur son canot léger, l'Indien du Canada ne connaît point d'obstacles ; non-seulement il se livre aux courants les plus rapides, mais on le voit se précipiter du sommet des grandes chutes d'eau au plus profond des abîmes. Le canot a subitement glissé sur l'effrayante nappe d'eau qui tombe en bouillonnant presqu'à pic ; on le croit à jamais perdu : mais bientôt il reparaît avec l'Indien qui le dirige, et qui sourit à la fureur des flots ; puis il continue sa course sur les eaux de la rivière, redevenue calme et unie.



Indien du Canada descendant une chute d'eau.

Montréal, la première ville fondée au Canada par Jacques Cartier, armateur de Saint-Malo, en 1549, apparut aux regards d'Anatole avec ses hautes murailles, ses maisons en pierre, entremêlées d'églises et de couvents. Le soleil dardait ses rayons sur les clochers et les toits argentés. Montréal est, au Canada, la ville demeurée française par excellence. Quoique la postérité des comtes de Longueil et de Saint-Laurent y soit éteinte, on retrouve encore dans les campagnes environnantes des familles de La Vignerie, de Beaujeu, de Chambault, de Lannodière, de Juchereau, et autres. Les paysans ont conservé dans tous leurs traits, dans leur costume, la physionomie de chacune de nos provinces, mais de nos provinces telles qu'elles étaient il y a déjà trois siècles. Mieux qu'en France, on pourrait étudier au Canada les vieilles coutumes de nos aïeux. Comme autrefois, le paysan y est coiffé d'un bonnet de nuit rouge ou bleu, sur lequel il jette le capuchon gris de sa casaque, ou d'un chapeau à larges bords ; sa ceinture est rouge, ses cheveux sont noués par derrière, et on le voit rarement sans une courte pipe à la bouche.

Mais ce que les paysans du Canada ont surtout conservé de leurs aïeux de France, c'est une franchise, une loyauté, une probité à toute épreuve. Anatole eut l'occasion de remarquer avec quel sentiment de délicatesse ils élèvent leurs enfants.

Un jour, une petite fille vendait, à la porte de l'église, des bâtons de sucre candi, du prix d'un copper (la valeur d'un sou), et le produit en était destiné à ses pauvres parents, qui étaient bien vieux. Anatole prit un des bâtons de sucre d'orge en met-



**Paysans français du Canada**

tant deux coppers dans la main de la petite fille, et en lui disant de les garder. La petite fille, surprise, garda d'abord les deux pièces; mais, après un moment de réflexion, elle se leva et courut après Anatole en lui criant: « Tenez, Monsieur, voici une de vos pièces; maman m'a dit de ne vendre mes bâtons de sucre candi qu'un seul copper, et je ne puis pas recevoir davantage. » Il y avait dans ce mouvement autant de dignité que de délicatesse.

Au Canada, les paysans français sont souvent réduits à faire un commerce très-borné; mais jamais ils ne mendient.

**Les Indiens du Canada en général, et en parti-**

culier ceux des environs de Montréal, ont aussi conservé des sympathies toutes françaises. Parlez-leur anglais, ils ne vous répondent pas. Mais laissez échapper devant eux quelques paroles françaises, ils s'approchent de vous avec confiance, et il n'est point de sacrifices auxquels ils ne soient disposés pour vous. C'est par Montréal, plus encore que par Québec, que le Canada, ou du moins une grande partie du Canada, échappera aux Anglais.

Il n'y eut pas de prévenances que le capitaine et son fils ne reçussent à Montréal. Ils y furent l'objet de toutes les attentions, et pour eux, chaque jour, pour ne pas dire chaque heure, fut une nouvelle fête.

Anatole admirait l'art charmant avec lequel les Montréalians embellissaient de toutes sortes de plantes la façade et l'intérieur de leurs maisons, et même de leurs édifices publics. Des œillets, des pavots, des martagons se mêlaient partout à l'éclat des dorures et des peintures des chapelles et des appartements. Une superbe espèce de plante rampante, que l'on nomme toile d'araignée, à cause de la légèreté et de la délicatesse de sa tige filamenteuse, était semée dans des pots suspendus au haut des fenêtres. Bientôt elle couvrait à distance, de son feuillage épais, les murs de la maison, et ses rameaux verts, émaillés de grappes de fleurs rouges et bleues, ainsi suspendus, semblaient croître dans l'air.

Les grandes tribus des Algonquins s'étendent de l'autre côté de la rive droite du fleuve Saint-Laurent, presque en face de Montréal, et le long de la rivière Ulawas qui les sépare des Iroquois. Les Iro-



Algonquins.

quois habitent particulièrement entre le lac Huron et le lac Ontario, que le capitaine et son fils visiterent en remontant le Saint-Laurent jusqu'au-dessus de la ville de Kingston, et jusqu'à la fameuse chute du Niagara, la plus étonnante de l'univers.

Quoique les Algonquins et les Iroquois soient de temps immémorial en guerres continues, il y a entre eux, comme entre tous les Indiens du Canada, une grande conformité d'usages et de mœurs, ainsi que le capitaine le fit remarquer à son fils Anatole.

La perfection des sens est, chez les Indiens, un

avantage qui a étonné même les premiers voyageurs et les premiers missionnaires au Canada. Malgré la neige qui les éblouit, et la fumée qui les tourmente pendant plus de six mois de l'année, leur vue ne s'affaiblit point. Leur mémoire tient du prodige ; il leur suffit d'avoir passé une fois dans un lieu quelconque, pour en conserver une idée juste qui ne s'efface jamais. Ils traversent les forêts les plus vastes et les plus sauvages sans s'égarer, lorsqu'en y entrant ils se sont bien orientés. Par les temps les plus couverts, ils suivent le soleil sans se tromper. Ils ont de l'imagination, et tous leurs discours s'en ressentent. Leurs harangues sont parsemées de traits heureux dans leur simplicité, et qui rappellent la forte et pathétique naïveté des héros du grand poète Homère. On aurait peine à se figurer combien de sujets ils traitent dans leurs conseils, avec quel ordre et dans quel détail ils le font. Leur narration est nette et précise. Ils emploient beaucoup d'allégories et d'autres figures, mais accompagnées d'une vivacité qui ajoute à leur originalité.

La haine guerrière qu'ils se portent de grandes tribus à grandes tribus, de nation à nation, et qui tient peut-être à la difficulté de trouver leur nourriture et à la nécessité de se la disputer, n'existe pas d'Indien à Indien de la même tribu. Au contraire, rien n'est si rare, dans ce cas, que de voir naître des querelles entre eux ; jamais non plus ils ne s'adressent d'expressions grossières, ni de jurements, si familiers aux Européens, qui se disent les maîtres de la civilisation et du beau langage. Chacun se fait un ami à peu près du même âge, auquel il s'attache, et qui s'attache à lui par des

engagements indissolubles. Deux Indiens unis de cette manière doivent tout entreprendre et tout risquer, pour s'aider et se secourir mutuellement. La mort même, dans leurs idées, ne les sépare que pour un temps. Ils sont persuadés qu'ils se rejoindront dans un autre monde pour ne se plus quitter. Un Sauvage, menacé de l'enfer par un missionnaire, lui demanda s'il croyait que son ami, mort depuis peu, fut dans ce lieu de supplices. Le missionnaire lui répondit que son espoir était que Dieu lui avait fait grâce, et qu'il était au ciel. « Je veux donc y aller aussi, » repartit l'Indien; et de ce moment il mena une vie toute chrétienne.

Les langues algonquine et huronne partagent toutes les nations sauvages du Canada, qui sont en commerce avec les Européens. On affirma au jeune élève de marine qu'avec la connaissance de ces deux langues, un voyageur pourrait parcourir sans interprète plus de quinze cents lieues de pays, et se faire entendre à plus de cent peuples. La première commence à l'Acadie et au golfe Saint-Laurent; et, tournant du sud-est par le nord, jusqu'au sud-ouest, elle fait un circuit de douze cents lieues.

Il s'en faut bien que la langue huronne s'étende aussi loin. Quelques voyageurs ne la regardent même pas comme une langue mère, et donnent ce titre à celle des Iroquois; mais il est certain que tous les Sauvages qui habitent au sud du fleuve Saint-Laurent, depuis la rivière Sorel jusqu'à l'extrémité du fleuve Erié, et même assez proche de la Virginie, appartiennent à la langue huronne. Les dialectes en sont si multipliés, qu'il y en a presque

autant que de bourgades. Anatole apprit que cette langue est d'une abondance, d'une énergie et d'une noblesse qui ne se trouvent peut-être réunies dans aucune des plus belles que nous connaissons. La langue algonquine a moins de force, mais elle a plus de douceur et d'élégance. Elles ont toutes deux une richesse d'expressions, une variété de tours, une régularité, qui étonnent; mais ce qui surprend davantage, c'est que parmi les Barbares aux-quels on ne connaît point d'études, et qui n'ont jamais connu l'usage de l'écriture, il ne s'introduit aucun mauvais mot, ni un terme impropre, ni une construction vicieuse, et que les enfants même, jusque dans le discours familier, conservent toute la pureté de leur langue.

Rien n'est plus incertain, suivant les missionnaires, ni plus obscur que l'idée qu'ils ont d'un premier être. Ils s'accordent à le regarder comme le premier esprit, le maître et le créateur du monde. Mais leur demande-t-on l'explication de ce qu'ils entendent, on ne trouve plus que des imaginations bizarres et des fables mal conçues. Entre le premier être et d'autres dieux qu'ils confondent souvent avec lui, ils ont une infinité d'esprits subalternes, ou de génies bons ou mauvais, qui ont tous leur culte.

L'opinion qui paraît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'âme. Cependant quand on leur demande ce qu'ils pensent des âmes, ils répondent qu'elles sont les ombres ou les images animées des corps; et c'est par suite de ce principe qu'ils croient que tout est animé dans l'univers. C'est par tradition qu'ils supposent l'âme

immortelle. Ils sont persuadés que, séparée du corps, elle demeure longtemps auprès de lui, et qu'ensuite elle passe dans un pays qu'ils ne connaissent point, où, suivant quelques-uns, elle est transformée en tourterelle.

Les enfants des Indiens, étant livrés à eux-mêmes aussitôt qu'ils peuvent se rouler sur les pieds et sur les mains, vont nus, sans autre guide que leur caprice, dans l'eau, dans les bois, dans la boue, dans la neige. De là vient cette vigueur qui leur est commune à tous, cette souplesse extraordinaire, et cet endurcissement contre les injures de l'air, qui font l'admiration des Européens. En été, dès la pointe du jour, on les voit courir se baigner, comme les animaux dont l'eau est l'élément. Ils passent une partie du jour à jouer dans les lacs et les rivières. On leur met bientôt l'arc et la flèche en main, et l'émulation, plus sûre que tous les maîtres, leur fait acquérir une habileté surprenante à se servir de ces armes. Il n'en a pas coûté davantage aux Indiens pour s'accoutumer à l'usage des fusils.

En général, les Indiens s'efforcent d'inspirer à leurs enfants certains principes d'honneur qui se trouvent établis dans chaque nation, et qui s'inspirent du souvenir des exploits de leurs ancêtres. Les jeunes gens sont échauffés par ces antiques récits, et n'attendent que l'occasion d'imiter ce qu'ils admirent. Quelquefois, pour les corriger de leurs défauts, on emploie les exhortations et les prières, mais jamais les menaces ou les châtiments. Une mère qui voit tenir une mauvaise conduite à sa fille se met à pleurer; celle-ci lui de-



Iroquois

mande le sujet de ses larmes; elle se contente de répondre : « *Tu me déshonores.* » Cette méthode reste rarement sans effet. La plus sévère punition que les Indiens emploient envers leurs enfants, est de leur jeter un peu d'eau au visage; et les enfants y sont fort sensibles.

Les Iroquois habitent un pays fort rude et fort inculte; mais il l'est encore moins que celui qu'ils choisissent pour leur chasse. On marche longtemps pour y arriver, et il faut porter sur le dos toutes

les provisions nécessaires à un voyage de cinq ou six mois, par des chemins où les bêtes sauvages peuvent à peine passer. Les Iroquois ont toujours un grand nombre de chiens qui les suivent, et qui leur sont extrêmement attachés. Ces chiens sont peu caressants, mais hardis et habiles chasseurs. On les dresse de bonne heure pour les différentes chasses. Le soin de leur nourriture n'occupe jamais leurs maîtres ; ils ne vivent que de ce qu'ils peuvent trouver ; aussi sont-ils fort maigres, et si dépourvus de poil, que leur nudité les rend très-sensibles au froid. S'ils ne peuvent approcher du feu, où ils ne pourraient tenir tous, quand même il n'y aurait personne dans la cabane, ils se couchent sur les premiers lits qu'ils rencontrent, et souvent on se réveille la nuit presque étouffé par une troupe de chiens. Leur importunité recommence au jour ; ils ne voient paraître aucun aliment dont ils ne prétendent avoir leur part. Mais la faim ne poursuit pas seulement les animaux domestiques de l'Indien, elle devient souvent pour les Iroquois le pire de tous les maux. On a compté sur la chasse, qui ne donne pas toujours. Les provisions s'épuisent, et quoiqu'ils sachent supporter la faim, ils se trouvent quelquefois réduits à de si grandes extrémités qu'ils y succombent.

L'amitié des Indiens du Canada pour leurs parents est renommée, et il n'est pas un voyageur qui n'ait été attendri jusqu'aux larmes par leurs témoignages d'amour pour les dépouilles mortelles de ceux qui leur étaient chers.

Un jour, Anatole vit une mère emportant dans ses bras son petit enfant, qui paraissait dormir, et

qu'elle couvrâit de ses baisers, mêlés de larmes. De temps à autre, elle tournait ses regards longs et tristes sur les campagnes environnantes, comme si elle eût cherché un lieu convenable pour s'y arrêter. Arrivée à une petite éminence que surmontaient deux beaux lauriers à fleurs de tulipe, et que les rayons d'un soleil couchant caressaient encore de leurs teintes douces et mélancoliques, elle s'arrêta ; puis, déposant un moment son cher fardeau sur la mousse fleurie, elle prit un filet et l'attacha, en forme de berceau, aux deux tulipiers. Cela fait, elle prit de nouveau dans ses bras le pauvre petit qu'elle avait déposé sur la mousse, et le mit doucement dans le berceau en lui donnant un baiser, comme font toutes les mères quand le soir elles viennent de coucher leurs enfants.

Celui-ci ne répondait pas aux témoignages d'amour de l'Indienne ; mais l'Indienne ne s'éloignait pas, et le regardait et l'embrassait toujours. Elle ne s'en alla que lorsque la nuit eut couvert la nature de son voile le plus épais. Anatole remarqua qu'elle s'en allait les bras vides, et qu'elle pleurait beaucoup. Il ne s'expliquait pas cela, et se demandait dans son cœur ce que devenait le pauvre petit ainsi demeuré dans son berceau, suspendu aux branches des tulipiers. Il se promit de revenir le lendemain de grand matin. Il revint en effet ; mais la mère l'avait devancé depuis l'aurore ; sa tête encore était penchée sur son enfant, ses bras entouraient le berceau aérien ; elle pleurait encore, la pauvre mère ! Anatole comprit enfin ce qu'il en était : ce que la pauvre mère regardait, ce qu'elle embrassait, c'était la mort. Son petit enfant ne vivait plus ;

le berceau suspendu, c'était un cercueil ouvert, et les mêmes zéphyrs qui caressaient les grands tulipiers devaient caresser les restes adorés. Une colombe vint par hasard à se percher sur les rameaux de l'un des deux arbres : la pauvre mère jeta sur elle le plus céleste de ses regards, et comme elle n'avait pas le bonheur d'être chrétienne encore, et qu'elle avait les superstitions de son pays, elle dit, dans sa langue natale :

« Voici l'âme de mon enfant ! Douce colombe bien-aimée, que les fleurs soient le vase dans lequel tu t'abreuves ! Que la rosée soit ta boisson ; que le sommet des arbres les plus beaux soit ton lit parfumé ! et que l'air tout entier, l'air des cieux, soit ta vie ! »

La colombe s'étant ensuite envolée, la pauvre Indienne la suivit longtemps de ses yeux, qu'elle reporta ensuite sur le corps du petit, et alors encore elle dit dans sa langue :

« Voilà maintenant tout ce qui me reste de lui. Douce colombe, tu as emporté la fleur. Douce colombe, reviendras-tu quelquefois me visiter ? Douce colombe, âme chérie de mon enfant, si tu m'oublies, moi, je ne t'oublierai pas ; je viendrai ainsi chaque jour contempler les restes chéris de mon enfant, et quand il ne me restera plus rien de ses traits bien-aimés, quand je n'aurai plus que ses os, j'en ferai la parure de ma vie, et je les suspendrai en collier sur mon cœur pour les pouvoir arroser de mes larmes à chaque heure du jour et de la nuit. »

C'est ainsi que les femmes indiennes du Canada aiment leurs enfants. Leur amour filial n'est pas moins grand, et souvent on les voit répandre leur lait sur

le terre humide qui recouvre les restes de leur père ou de leur mère, rendant ainsi à leur mémoire l'hommage le plus naturel et le plus touchant à la fois.

Dans les incendies, la sûreté des corps morts est, chez les Indiens du Canada, le premier soin dont on s'occupe. A la mort d'un parent, d'un ami, on se dépouille de ce qu'on a de plus précieux pour le parer. De temps en temps, on découvre le cercueil pour revêtir le cadavre d'habits nouveaux; on se prive d'une partie de ses aliments pour les porter sur la sépulture et dans les lieux où l'on imagine que l'âme du défunt se promène. Aussitôt qu'un malade expire, tout retentit de gémissements, et cette scène dure aussi longtemps que la famille est en état de fournir à la dépense de la table, qui ne cesse d'être ouverte à tout venant. Le cadavre, paré de sa plus belle robe, le visage peint, est exposé à la porte de sa cabane, dans la même posture qu'il doit avoir au tombeau. Ses armes et tous les objets qu'il possédait sont auprès de lui. L'usage, chez quelques nations, est que les parents jeunent pendant la durée des funérailles. Ce temps est donné aux pleurs, aux compliments, aux louanges de la personne qu'on a perdue; on porte le corps sans cérémonie au lieu de la sépulture; mais lorsqu'il y est déposé, on le couvre avec tant de précaution, que la terre ne saurait le toucher. Sa fosse est une cellule tapissée de fourrures, et beaucoup plus riche que n'était sa cabane. On dresse ensuite sur la fosse un pilier de bois, auquel on suspend des témoignages d'estime pour le défunt. Quelquefois on y grave son portrait et d'autres figures

qui représentent les plus belles actions passées.

Un mari, dans sa tristesse profonde, prend soin de cacher ses larmes, car les larmes ne conviennent point aux hommes, disent les Indiens; mais les femmes pleurent leur mari pendant une année entière, l'appellent sans cesse, et remplissent le village de cris, surtout au lever et au coucher du soleil, lorsqu'elles vont au travail ou qu'elles en reviennent. Les mères portent aussi pendant un an le deuil de leurs enfants.

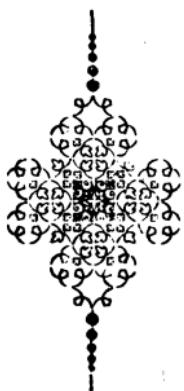
La fête des morts, qu'on nomme le festin des âmes, est une partie fort remarquable de la religion des Indiens. On commence par fixer le lieu de l'assemblée; ensuite on choisit un chef de la fête, dont le devoir est de régler toutes les cérémonies et de faire toutes les invitations aux villages voisins. Au jour marqué, tous les Indiens s'assemblent, et vont deux à deux en procession au cimetière. Là, chacun s'emploie d'abord à découvrir les cadavres; ensuite, on demeure quelque temps à considérer en silence un si lugubre spectacle; les femmes interrompent les premières ce religieux silence par des cris lamentables.

Le second acte consiste à prendre les cadavres, à ramasser leurs ossements, qu'on met en montceaux; et ceux qui sont nommés pour les porter les mettent sur leurs épaules. Ensuite on retourne à la bourgade dans le même ordre, et chacun dépose dans sa cabane le fardeau dont il était chargé. Pendant la marche, les femmes continuent leurs gémissements. Cet acte est suivi, dans chaque cabane, d'un festin en l'honneur des morts de la famille. Les jours suivants, il se fait des repas

publics, accompagnés, comme le jour de l'enterrement, de danses, de jeux et de combats, pour lesquels il y a des prix proposés. On jette par intervalles des cris perçants, qui s'appellent les *cris des âmes*.

Tout se passe avec beaucoup d'ordre et de modestie, et, jusqu'aux danses, tout semble respirer quelque chose de lugubre. Quelques jours après, on se rend, par une troisième procession, dans une grande salle disposée pour une nouvelle cérémonie. On suspend aux murs les ossements et les cadavres, dans le même état qu'on les a tirés du cimetière, et l'on y place les présents destinés aux morts. Si parmi ces tristes restes il se trouve ceux d'un chef, son successeur donne un grand repas en son nom, et chante sa chanson. Dans plusieurs endroits, les morts sont promenés d'une bourgade à l'autre, et sont reçus dans chacune avec de grandes démonstrations de douleur et de tendresse. Toutes ces marches se font en cadence et au son des instruments, accompagnés des plus belles voix. Enfin, ces restes des morts sont portés dans la sépulture où ils doivent être déposés pour toujours. C'est une grande fosse qu'on tapisse des plus belles pelletteries et de ce qu'il y a de plus précieux dans chaque famille. Les présents y sont placés à part. A mesure que la procession arrive, chaque famille se range sur des échafauds dressés autour de la fosse ; et, lorsque les corps sont déposés, les femmes recommencent leurs pleurs et leurs cris. Ensuite tous les assistants descendent dans la fosse, et chacun y prend un peu de terre pour la conserver précieusement. Les corps et les ossements sont

placés par ordre, couverts de fourrures neuves et d'écorces, sur lesquelles on jette du bois, des pierres et de la terre. Enfin, ce pieux devoir rempli, l'assemblée se retire.





## CHAPITRE V.

**Spectacle de la nature au Canada. — Animaux — L'orignal. — Les castors — Le Saut du Niagara. — Les lacs Ontario et Érié. — Souvenirs de la guerre de 1815 entre les Américains et les Anglais.**

La nature, la végétation, les animaux, furent aussi, dans le Canada, l'objet des études et des observations d'Anatole, ainsi que de nombreuses questions qu'il adressait à son père.

Ils avaient laissé le brick à Montréal, comme ils avaient déjà laissé la corvette et un autre bâtiment à l'île Miquelon. A Montréal, il est vrai, le motif n'avait plus été le même, et l'impossibilité de remonter plus loin le fleuve Saint-Laurent sur un navire de quelque force, avait décidé le capitaine, qui voulait faire voir à son fils le grand Saut du Niagara, à continuer sa route, non pas ménier en canot, mais à pied, sur les bords du fleuve, ce qui leur permit de voir une merveille de la nature dans un autre genre : c'était une fontaine

ardente. Située dans un ravin d'environ quarante pieds de profondeur et de trois cents de large, elle était taillée entre des bancs d'ardoise, et se terminait, à deux cents pas de son embouchure, par un rocher perpendiculaire couvert de mousse, à travers lequel suintait une faible source. Vers le milieu de son cours, l'eau paraissait stagnante, et n'avait que quelques pouces de profondeur. Une légère auréole de flamme rouge brillait incessamment au-dessus. Anatole en approcha un petit morceau de bois; mais, avant même qu'il fût tout auprès de la flamme, le bois était déjà embrasé.

Anatole vit, dans sa longue route à pied, une grande variété d'oiseaux. L'aigle s'élançait du sommet des rochers, et, malgré la froidure ordinaire du climat, le ravissant colibri aux chatoyantes couleurs, au bec qui plonge dans les fleurs pour y boire la rosée, voltigeait dans les tulipiers, arbres non moins communs au Canada que les noyers noirs, que le cèdre blanc ou rouge et le gigantesque cyprès de la Louisiane, dans les branches duquel les perroquets éclatants aiment à poser leur nid.

Anatole aperçut dans le voisinage des forêts, des bisons isolés du troupeau par les soins des chasseurs, des bœufs musqués, des caribous ou rennes sauvages, et différentes espèces d'élans à têtes couronnées de bois comme le cerf, entre autres l'orignal, dont la grosseur est celle d'un cheval. Sa chair est légère, nourrissante et d'un goût excellent; sa peau forte, douce et moelleuse. Les Indiens le regardent comme un animal d'un bon augure. Outre les chasseurs, qui lui font une rude guerre, il a un autre ennemi qui ne lui laisse pas



L'original ou élan du Canada

plus de repos : c'est le carcajou, espèce de chat sauvage, qui, lorsqu'il peut s'en approcher, lui saute sur le dos, s'attache à son cou, l'entoure de sa longue queue, et de ses dents lui coupe la veine jugulaire. L'original n'a qu'un moyen de s'en garantir : c'est de se jeter à l'eau, que son ennemi ne peut souffrir. Les porcs-épics, dont la chair est si estimée, se voyaient aussi en grand nombre, ainsi que des lièvres qui changent de couleur, et deviennent blancs pendant l'hiver.

Mais, parmi les animaux du Canada, aucun ne méritait de fixer l'attention d'Anatole autant que les castors. Quoique les chasses incessantes des Européens, depuis la découverte du pays, plus encore que l'espèce de blaireaux appelés *gloutons-turcajous*, ou *mange-castors*, en aient aux deux tiers détruit la race, Anatole en vit encore, dans son voyage, quelques familles éparses.



Le castor

Le castor est rangé au nombre des quadrupèdes amphibiens, bien que cependant il lui soit possible de vivre sans aller dans l'eau, et qu'il ne puisse même y demeurer; il a seulement besoin, de temps en temps, de se baigner. Les plus grands ont un peu moins de quatre pieds, sur quinze pouces environ d'une hanche à l'autre, et pèsent soixante livres. Leur couleur est différente, suivant les climats où ils se trouvent. Dans les quartiers du Nord les plus reculés, ils sont ordinairement tout à fait noirs; mais on en voit quelquefois de blancs. Ils sont

bruns dans les pays tempérés, et leur couleur s'éclairent à mesure qu'ils avancent vers le Sud.

On donne au castor quinze ou vingt ans de vie. Les muscles de cet animal sont extrêmement forts et d'une grosseur qui n'est point proportionnée à sa taille; ses intestins, au contraire, sont fort délicats, ses os très-durs; ses deux mâchoires, presque égales, sont d'une grosseur extraordinaire, et chacune est garnie de dix dents, deux incisives et huit molaires. Sa tête offre à peu près la figure d'un rat de montagne; il a le museau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, velues au dehors, sans poil en dedans; ses jambes sont courtes, surtout celles de devant, et n'ont pas plus de quatre pouces de long; ses pieds de derrière sont plats, garnis de membranes entre les doigts: il peut ainsi marcher, mais avec lenteur, et nage aussi facilement que tout autre animal aquatique. D'ailleurs, par sa queue il est tout à fait poisson.

C'est par cette dernière partie de son corps qu'il est le plus remarquable. Elle est presque ovale, large de quatre pouces dans sa racine, de cinq au milieu, et de trois pouces à l'extrémité, épaisse d'un pouce, et longue d'un pied. Sa substance est une graisse ferme et un cartilage tendre; elle se durcit quand elle est conservée.

Mais l'instinct des castors est bien autrement remarquable encore que leur structure. On a prétendu qu'ils se donnaient un roi, comme les abeilles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on les trouve quelquefois ensemble jusqu'à trois ou quatre cents, formant une espèce de bourgade. Ils savent choi-

sir un lieu qui leur convienne, c'est-à-dire où les vivres soient en abondance, l'eau surtout. S'ils ne trouvent point de lac ou d'étang, ils y suppléent en arrêtant le cours d'un ruisseau ou d'une petite rivière, par une digue qu'ils construisent avec une admirable industrie. Leur premier soin est d'aller couper les arbres, au-dessus du lieu qu'ils ont choisi pour bâtir. Trois ou quatre attaquent un gros arbre, et parviennent à l'abattre avec leurs dents ; leurs mesures sont prises avec tant de justesse, que, pour s'épargner un peu plus de peine à le voiturer, après l'avoir mis en pièces, ils savent toujours le faire tomber du côté de l'eau. Il ne leur reste ensuite qu'à rouler l'arbre renversé vers l'endroit où il doit être placé. Il est plus ou moins gros, plus ou moins long, suivant la nature et la situation du lieu, car l'instinct de ces architectes s'étend à tout. Quelquefois ils portent à plat de gros troncs d'arbres qu'ils doivent employer; quelquefois les pièces dont ils forment leur digue n'ont que la grosseur de la cuisse, ou sont même plus menues; mais alors elles sont soutenues de bons piquets et entrelacées de petites branches. De toutes parts les vides sont remplis d'une terre grasse, si bien appliquée qu'il n'y passe pas une seule goutte d'eau. C'est avec leurs pattes que les castors préparent cette terre, et leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer ce mortier, ce qu'ils font en se traînant sur leurs pattes de derrière. Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, ils prennent leur mortier avec les dents, et, pour l'employer, ils se servent alternativement de leurs

• pates et de leur queue. Les fondements des digues que construisent les castors ont ordinairement dix à douze pieds d'épaisseur, et vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. L'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées est admirable. Le côté du courant de l'eau est toujours en talus, et l'autre côté parfaitement d'aplomb. Nos meilleurs ouvriers, dit-on, ne feraient rien de plus solide, ni de plus régulier.

Le même art est observé dans la construction des cabanes des castors. Elles sont ordinairement construites sur pilotis, au milieu de petits lacs formés par les digues, quelquefois sur le bord d'une rivière, ou à l'extrémité d'une pointe qui s'avance dans l'eau. Leur aspect est rond ou oval; elles sont voûtées en anse de panier, et leurs parois ont deux pieds d'épaisseur. Leurs matériaux ne sont pas différents de ceux des digues, mais ils sont moins gros, et l'enduit intérieur de terre glaise n'y laisse pas entrer l'air extérieur. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau. C'est dans cette partie que chaque castor a sa place marquée, qu'il prend soin de revêtir de feuillage ou de petites branches de sapin; jamais on n'y voit d'ordures. Les cabanes ordinaires, qui ont une porte d'entrée et une de sortie, servent de logement à huit ou dix castors. Il s'en trouve, mais rarement, qui en contiennent jusqu'à trente. Elles sont toujours assez près les unes des autres pour que les castors y entretiennent une communication facile.

Tous ces ouvrages sont achevés à la fin de septembre, et jamais l'hiver ne surprend les castors dans leur travail. Chacun fait ses provisions. Tan-

dis qu'ils vivent dans la campagne ou dans les bois, ils se nourrissent de fruits, d'écorces et de feuilles d'arbres; ils pêchent aussi des écrevisses et quelques poissons; mais lorsqu'ils commencent à se pourvoir pour un temps où la terre, couverte de neige, ne leur fournira rien, ils se bornent au bois tendre, tel que le peuplier, le tremble, et autres de la même nature; ils le disposent en piles, de manière à ce qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. On observe constamment que ces piles sont plus ou moins grandes suivant que l'hiver doit être plus ou moins long: c'est pour les Sauvages un indice de la durée du froid, qui ne les trompe jamais. Pour manger le bois, un castor le découpe en pièces fort menues, et les apporte dans sa loge. Comme la fonte des neiges cause de grandes inondations, lorsqu'elle est dans sa force, ces animaux quittent leurs cabanes, mais les femelles y reviennent aussitôt que les eaux sont écoulées, et c'est alors qu'elles mettent bas. Les mâles continuent de tenir la campagne jusqu'au mois de juillet, temps auquel ils se rassemblent tous pour réparer les brèches qui ont pu être faites par l'eau à leurs édifices. Si leurs cabanes ou leurs digues ont été détruites par les chasseurs, ils en élèvent d'autres. Plusieurs raisons les portent à changer de demeure: tels sont le défaut de vivres, les fréquents ravages des chasseurs et ceux des animaux contre lesquels ils n'ont point d'autre défense que la fuite; mais il y a des endroits pour lesquels ils prennent tant d'affection, que, malgré les inquiétudes qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent les quitter.

La chasse du castor ne paraît pas difficile. L'industrie qu'il fait paraître dans la construction de son logement et dans le soin de sa subsistance, semble l'abandonner lorsqu'il est question de sa sûreté. C'est pendant l'hiver qu'il est exposé aux persécutions des chasseurs, parce qu'alors, comme tous les autres animaux, il a le poil plus beau et la peau plus fine. Les Sauvages emploient quatre moyens pour le prendre : les filets, l'affût, la tranchée et la trappe. Le castor a les yeux si perçants et l'oreille si bonne, qu'il est difficile de s'en approcher avant qu'il ait gagné l'eau, où il plonge d'abord, et dont il ne s'écarte pas beaucoup en hiver. On le perdrat quand bien même il aurait été percé d'une flèche ou d'une balle avant de s'être jeté à l'eau, parce qu'il ne surnage point lorsqu'il meurt d'une blessure. Aussi les méthodes les plus communes sont-elles celles de la trappe et de la tranchée.

Quoique les castors aient fait leurs provisions pour l'hiver, ils se laissent cependant aller, durant cette saison, à des expéditions dans les bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche et plus tendre. Alors les Canadiens dressent des trappes sur leur chemin, et y mettent pour amorce de petits morceaux de bois tendre et fraîchement coupé. Le castor n'y a pas plutôt touché, qu'il lui tombe sur le corps un gros arbre qui l'assomme. Le chasseur qui survient l'achève aussitôt et sans peine. La tranchée demande plus de précaution. Lorsque l'épaisseur de la glace est d'un demi-pied, on y fait une ouverture avec la hache. Les castors ne manquent point de s'y présenter pour y respirer avec plus de liberté ; on les attend ; on remarque

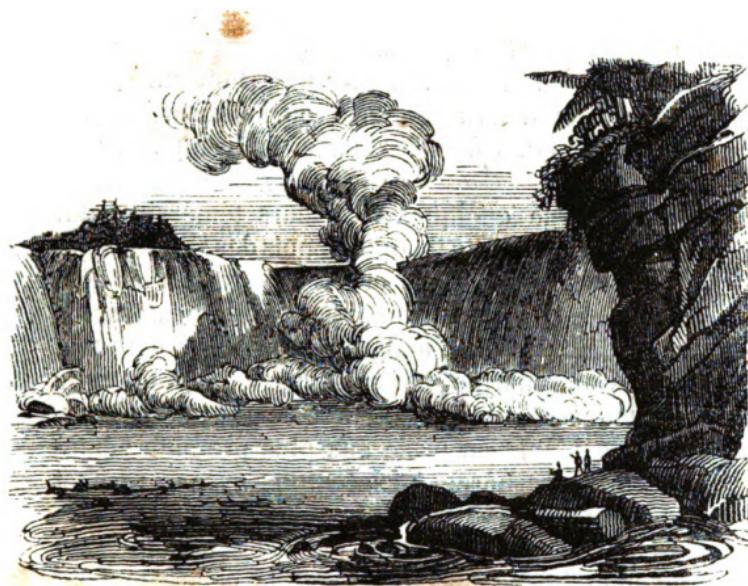
même leur approche au mouvement qu'ils donnent à l'eau, et rien n'est plus facile que de leur briser la tête au moment où ils la montrent pour aspirer l'air. Si l'on ne veut pas être aperçu de l'animal, on jette sur le trou de la bourse de roseau, ou des épis d'une plante nommée typha. Lorsque le castor est à portée, on le saisit par une patte, on le jette sur la glace, et on le tue avant qu'il soit revenu de son étourdissement. Si la cabane est proche de quelque ruisseau, il en coûte moins de peine encore : on coupe la glace en travers pour y tendre un grand filet, ensuite on va briser la cabane. Tous les castors qu'elle contient ne manquent point de se sauver dans le ruisseau, et se trouvent pris dans le filet ; mais on les y laisse peu de temps, parce qu'ils s'échapperait en le coupant.

Ceux qui bâtissent leurs cabanes dans les lacs ont une autre retraite, qui leur tient lieu de maison de campagne. Alors les chasseurs se divisent en deux bandes, l'une pour abattre la cabane des champs, l'autre pour marcher en même temps contre la cabane du lac. Les castors, en voulant se réfugier d'une cabane dans l'autre, sont tués dans le passage. S'ils découvrent les chasseurs, ou quelques-unes des bêtes carnassières qui leur font la guerre, ils plongent avec un si grand bruit en battant l'eau de leur queue, qu'on les entend à une très-grande distance ; vraisemblablement ils font ce bruit afin d'avertir les autres du péril qui les menace. Ils ont l'odorat si fin, que, dans l'eau même, ils sentent les canots de fort loin ; mais on croit qu'ils ne voient que de côté, et que cette disposi-

tion de leur vue les livre souvent au chasseur qu'ils veulent éviter. Les Canadiens empêchent soigneusement leurs chiens de toucher aux os du castor, parce qu'ils sont d'une dureté à laquelle il n'est point de dents qui résistent.

La nature, à cè qu'il paraît, a mis une si forte antipathie entre les castors et les loutres, autre espèce d'amphibie, que ces deux espèces d'animaux se font une guerre continue. Les Indiens assurent que, vers le mois de mai, on voit quantité de loutres rassemblées, qui ont l'audace d'aller attaquer les castors jusque dans leurs cabanes; mais ordinairement elles sont repoussées avec perte; car un seul castor, à coups de dents et de queue, peut se défendre contre trois loutres.

Le capitaine et l'élève de marine approchaient du point où le Canada se divise, de la manière la plus marquée, en haut et en bas pays. Rigoureusement, Montréal pourrait être considéré comme le poste avancé de la limite du Haut-Canada; mais l'énorme cataracte du Niagara, dont on commençait à entendre le mugissement, est la ligne de démarcation la plus saillante des deux immenses plateaux canadiens, qui ont une différence de niveau d'environ trois cents pieds. C'est là que le grand fleuve Saint-Laurent se précipite, et forme l'un des plus majestueux et effrayants tableaux de la nature. Outre son bruit croissant, un nuage épais, qui couvrait la cime des arbres, annonça aux voyageurs qu'ils n'étaient plus qu'à une demi-lieue environ de la cataracte. Bientôt ce fut une énorme masse d'écume qui se jetait dans le gouffre en se nuançant, aux rayons du soleil, de tous les prismes de l'arc-en-ciel; et en for-



Le Saut du Niagara avec l'île.

mant comme une poussière jaillissante et tourbillonnante de perles blanches, roses et diamantées. Le capitaine et son fils pénétrèrent, par un sentier étroit qui passait au milieu d'une prairie humide, sous un imposant rocher de pierre calcaire, et se trouvèrent ainsi très-près de la vaste table de roche d'où le fleuve Saint-Laurent précipite sa large et longue nappe d'eau. Dans ce court trajet, ils se trouvèrent, du plus beau jour, transportés, en un clin d'œil, au milieu des brouillards, du vent, de la pluie et des tempêtes. La figure de la cataracte était celle d'un fer à cheval. Au milieu, chose

inimaginable, une île couverte d'arbres était suspendue, et l'on croyait à chaque instant que la force du courant allait l'entraîner tout entière et la précipiter dans le gouffre, ou la briser sur les rochers saillants dont le fleuve est rempli en cet endroit.

On dit que quelques voyageurs téméraires ont osé aborder sur cette île, qui, depuis des siècles, semble menacer ainsi de s'écrouler à travers les flots ruisselants et l'écume bondissante de la cataracte; mais ni le capitaine, malgré son courage éprouvé, ni l'élève de marine, malgré l'insouciante témérité de la jeunesse, n'osèrent tenter cette périlleuse entreprise. L'âme en proie aux plus profondes émotions, ils se bornèrent à contempler avec un respect silencieux le grand spectacle qui s'offrait à leurs regards, et à écouter le bruit sourd et semblable à un tonnerre éloigné que produisait la cataracte, soit en se ruant sur les rochers, soit en s'engouffrant dans des cavernes inconnues et lointaines. Le capitaine et son fils s'éloignèrent de cette grande scène de la nature, aux tintements répétés des serpents à sonnettes, qui sont si communs aux environs de la cataracte, et qui annonçaient de loin leur redoutable approche.

Anatole et son père restèrent quelques jours à Kingstown, principal établissement des Anglais au bord du lac Ontario, qui a plus de cent quatre-vingts lieues de tour, dans les eaux duquel se mirent de vastes forêts de tulipiers et de cyprès, et que traverse le fleuve Saint-Laurent. Le lac Erié, avec lequel il communique, et qui passe pour le plus beau de l'univers, avait aussi, lors de l'excursion



Le lac Erie

des voyageurs à Niagara, étalé à leurs yeux ses magnifiques et lointaines perspectives. Le lac Erié a près de deux cent cinquante lieues de tour. Le capitaine raconta à son fils que des guerres inouïes avaient eu lieu, il n'y a pas encore trente ans, sur ces deux lacs immenses, entre les Anglais et les républicains des États-Unis. De part et d'autre on avait amené de loin des vaisseaux, des frégates démontées, aubord de ces mers renfermées au milieu des solitudes du Canada, et où les matériaux, comme les ouvriers, auraient manqué pour la construction. On avait rapporté les unes aux autres, sur les bords mêmes du lac, les pièces de ces vaisseaux, qui, une fois remontés, avaient été lancés et armés dans ces mers

intérieures; et, du plus profond de leurs retraites, les Indiens avaient pu voir des frégates anglaises, foudroyées par les canons victorieux des États-Unis, sauter en l'air et s'abîmer dans les flots.

Ces prodiges se renouveleront encore peut-être et plus facilement, en raison des communications auxquelles on travaille sans cesse aux États-Unis, le jour où l'Angleterre tentera ses derniers efforts pour la conservation du Haut-Canada, qui d'ailleurs, aussi bien que le Bas-Canada, pourrait être un pays riche comme état indépendant, mais qui, du propre aveu de ses maîtres, leur coûte infinité plus qu'il ne leur rapporte.





## CHAPITRE VI.

Les États-Unis. — New-York. — Philadelphie. — Baltimore. — Washington. — Charleston. — La rivière de Savannah. — Les Carolines. — La Géorgie. — Les Florides.

Le capitaine rejoignit son brick à Montréal, et bientôt sa corvette et son autre brick à Miquelon.

Après être sorti du golfe Saint-Laurent, il se dirigea sur New-York (Nouvelle Yorck), la principale ville commerciale des Etats-Unis et de tout le nouveau monde.

Il y avait longtemps déjà que notre jeune élève de marine entendait parler des Etats-Unis comme de la puissance la plus extraordinaire qui se fut élevée en Amérique, et son désir était grand de connaître cette nation, ou plutôt ces nations réunies, qui en moins de cinquante ans, avec l'appui primitif de la France, ont formé, comme par enchantement, une fédération capable de vaincre et de faire reculer toutes les forces de l'Angleterre, et, au besoin même, d'aller attaquer les Européens jusque chez eux. Que de mœurs différentes Anatole ne devait-il pas avoir

à étudier dans cette république immense, composée d'états d'origines si variées!

L'état de New-Yorck, où il se rendait d'abord, avait été hollandais avant d'être anglais, et s'était appelé la Nouvelle-Belgique, comme sa principale ville s'était appelée la Nouvelle-Amsterdam; la Pensylvanie et d'autres provinces voisines avaient été le principal siège de la puissance anglaise en Amérique, et avaient porté le nom de Nouvelle-Angleterre; le Kentucky, la Virginie, le Maryland, la Géorgie, avaient été aussi de puissantes colonies anglaises. La Louisiane, naguère possession de la France, avait été vendue, au commencement de ce siècle, au gouvernement de la nouvelle république des Etats-Unis; les Carolines avaient aussi été françaises sous Charles IX, dont elles empruntèrent le nom, puis étaient devenues anglaises, avant de passer définitivement aux Etats-Unis; les Florides avaient été une colonie espagnole; et, comme si ce n'était pas assez de ces provinces immenses, dont les habitants n'avaient entre eux d'autres liens naturels que l'enthousiasme de l'indépendance et de la liberté, les Etats-Unis, semblant prévoir l'époque où ils seront, non pas seulement la première puissance de l'Amérique, mais peut-être du monde entier, ont voulu s'étendre de l'Océan Atlantique à l'Océan Pacifique. Pour cela, leurs habitants ont traversé des pays presque inconnus, des déserts et des forêts; ils sont allés planter leur pavillon jusque sur les côtes des deux Californies. Enfin, ils semblent proclamer en toute occasion que l'Amérique septentrionale tout entière leur est dévolue, et que quiconque y prétend en-

core en sera chassé bientôt. Ils ont déjà mis le pied dans le Canada, ils ont forcé les Anglais à leur en céder une partie, et ils n'attendent plus que l'occasion opportune de les en déposséder tout à fait. Ce que les Etats-Unis ont fait en moins d'un demi-siècle dit assez ce qu'ils feront en cent ans.

L'expédition passa presque en vue de Boston, importante ville de la partie la plus septentrionale des Etats-Unis, sans s'y arrêter. Bientôt New-Yorck, bâtie sur la pointe d'une île, apparut aux regards d'Anatole. On ne peut comparer à son port excellent que ceux de Naples et de Constantinople, sur lesquels il a même l'avantage d'être le point de communication d'une navigation intérieure très étendue. La corvette et les deux bricks de l'expédition du capitaine Desgranges purent venir s'amarreer aux quais, et les vents les plus contraires n'auraient pas même été un obstacle, tant l'entrée de ce port est sûre et protectrice.

A New-Yorck, Anatole retrouva d'abord tout l'aspect des grands ports de commerce d'Europe. C'était le même mouvement, le même bouillonnement d'affaires, la même variété de costumes des différents pays du globe; mais en pénétrant plus avant dans la ville, il commença à y entrevoir une physionomie particulière. Les hommes de couleur, Indiens cuivrés d'Amérique, et nègres originaires d'Afrique, se croisaient dans les rues avec les blancs, républicains souvent un peu despotes, qu'ils n'osaient regarder qu'avec un respect marqué. Anatole admira les richesses et les splendeurs de la superbe rue de *Broadway*, composée d'une double file de magnifiques magasins et d'é-

difices publics et particuliers. De la promenade élevée de la *Batterie*, il jouit d'un des plus brillants aspects qui soient au monde ; les îles dont la baie de New-Yorck, large de deux à trois lieues, était couverte, la verdure des champs voisins, la blancheur des voiles des mille vaisseaux du port, leurs mâts pressés comme les arbres d'une forêt, leurs millions de cordages, la fumée des bateaux à vapeur qui arrivaient et qui partaient sans cesse : tout cela, à côté de la ville dont les clochers nombreux s'élevaient du sol dans la nue, aurait suffi pour enchanter les yeux, quand bien même la sombre perspective d'un Océan éternellement soulevé en dehors de la baie n'aurait pas appelé les regards sur un tableau plus grandiose encore.

A une distance peu considérable de New-Yorck se trouve Philadelphie, la ville la plus peuplée de tous les Etats-Unis, et la capitale de l'état de Pennsylvanie. Elle est bâtie au-dessus du confluent ou point de jonction de la Delaware et de la Schuylkill, et s'étend de l'une à l'autre de ces rivières. Le capitaine et Anatole ne voulurent pas aller à Baltimore, ni à Washington, sans visiter auparavant cette ville opulente, qui fut le berceau de l'association des quakers, si célèbres dans l'Amérique septentrionale. Guillaume Penn, le chef de cette association, en même temps qu'il colonisait la Pennsylvanie, fonda la ville qu'il appela Philadelphie, ou la ville des frères, des amis. Les quakers se reconnaissent encore à l'originalité de leur costume, et sont maintenant répandus dans les diverses parties des Etats-Unis. Guillaume Penn, considéré comme un des inspirateurs de la liberté aux



Premier temple des Quakers

Etats-Unis, a une statue dans Philadelphie ; mais elle fut loin d'avoir les hommages d'Anatole autant que celle de l'immortel Benjamin Franklin, génie aussi grand que modesté, à qui la science doit d'importantes découvertes, et à qui les Etats-Unis doivent en partie leur liberté : car nul ne se montra plus ardent ni plus habile à seconder Washington, le principal fondateur de l'indépendance des Américains.

Le capitaine se rendit ensuite à Baltimore, dont la population, de cinq à six mille habitants avant



Benjamin Franklin

l'indépendance, n'est pas loin d'atteindre à présent le chiffre de cent mille âmes. Cette population, composée d'individus d'origine française, anglaise, écossaise, allemande, hollandaise, espagnole, offre en diminutif le tableau de toutes les provinces des Etats-Unis. Un seul mot, celui de liberté, a suffi pour joindre d'une manière indissoluble toutes ces races si différentes, et n'en faire plus désormais qu'une seule et même nation.

De Baltimore, la corvette et les deux bricks cinglèrent vers Washington, bâti sur les bords du Potowmac, qui permet aux plus grands vaisseaux de remonter jusqu'à ses quais. Washington, ville construite à la gloire du fondateur de l'indépendance

des Etats-Unis, du général Washington, qui fut, avec



Washington.

l'aide des soldats français commandés par le général La Fayette, le vainqueur de l'Angleterre, est le siège du gouvernement de la fédération américaine, et le séjour ordinaire du président, qu'elle se choisit elle-même pour diriger ses affaires politiques. Anatole admira l'ensemble monumental de la ville de Washington, le Palais du président, et le Capitole, qui semblait construit avec un marbre luisant et poli, quoique ce ne fût qu'un grès blanchâtre, que l'on trouve dans les environs. Mais la salle des représentants des Etats, entourée de trente colonnes de diverses couleurs, avec des chapiteaux de marbre d'Italie, fixa surtout son attention. A la

magnificence de ce monument, on aurait supposé qu'il avait été élevé pour une assemblée de rois plutôt que pour une réunion de républicains. Il est vrai qu'aux Etats-Unis il n'est pas un représentant de la nation qui ne se croie, non pas l'égal, mais le supérieur d'un prince. Heureux si ces républicains comprenaient aussi bien l'indépendance et la dignité de l'homme pour les pauvres Indiens et les nègres que pour eux-mêmes ! Mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi, tant l'homme est prompt à sentir ce qui le blesse et peu disposé à sentir par où il blesse les autres. On assure que ces républicains des Etats-Unis, si jaloux de leur propre indépendance et qui se sont d'ailleurs si noblement conduits pour la conquérir, en sont encore, comme les Espagnols d'il y a trois siècles, à dresser des chiens féroces pour combattre les Indiens, nus et resoulés au plus profond des forêts et des déserts, dont on ne veut pas même leur laisser la triste possession. La guerre, ou plutôt la chasse qu'on leur fait ne semble devoir finir qu'avec le dernier d'entre eux.

A Washington, les marins de l'expédition ne manquèrent pas de s'approvisionner des tabacs si renommés de la Virginie et de Maryland.

De Washington, l'expédition fit voile pour les Carolines, autres états de l'Union américaine, et toucha au port de Charleston, heureusement placé au confluent de deux rivières. La ville paraissait presque déserte. On était en été; à cette époque elle est malsaine, et les riches se retirent dans leurs plantations, ou à l'île Sullivan, située, dans la baie, à deux lieues au-dessous de Charleston, pour y

jouir d'un air plus favorable. Le capitaine ayant appris que cette maladie des climats chauds de l'Amérique, qu'on appelle la fièvre jaune, régnait dans Charleston, s'empressa de quitter le port. Mais pénétrant, à quelque distance au-dessous, avec un seul de ses bricks, dans le fleuve de Savannah qui sépare la Caroline du Sud de la Géorgie, il put se rendre compte de la physionomie de ces contrées couvertes de grandes solitudes et de profondes forêts.

En remontant le fleuve de Savannah, le capitaine et l'élève de marine aperçurent plusieurs animaux effrayants qui levaient leur tête seulement au-dessus de l'eau ; c'étaient des alligators ou crocodiles. Il y en avait qui se séchaient au soleil, sur les branches des arbres qui bordaient le fleuve. Leur couleur était d'un vert sombre, et lorsque leurs écailles



Chasse aux crocodiles.

étaient sèches elles prenaient la teinte du bois. Le capitaine et les matelots du brick tirèrent plusieurs coups de fusil sur quelques-uns de ces crocodiles, mais ils ne purent savoir s'ils en avaient tué ou non. Les balles rebondissaient souvent sur leurs écailles ; et, quand on croyait le monstre blessé, il plongeait soudain et s'éloignait comme s'il n'avait pas été atteint.

Les bords du fleuve de Savannah étaient seconds en reptiles dangereux ; car aux rameaux des arbres voisins s'appendaient des vipères d'eau, dont la blessure n'eût pas manqué d'être mortelle. Les matelots du brick en tuèrent une grande quantité. Ils tirèrent aussi sur d'innocentes tortues d'une dimension extraordinaire, qui promenaient lentement leur maison d'écaille le long des eaux, et qui vivaient, à ce qu'il paraît, en très-bonne intelligence avec les crocodiles.

Le terrain de la Caroline et de la Nouvelle-Géorgie orientale parut, en général, plat et uni à nos voyageurs. Derrière ces vastes étendues de pays non accidenté régnait la haute chaîne de montagnes des Apalaches. Colombia est la capitale de l'état de la Caroline du Sud, quoique Charleston en soit la ville la plus considérable ; Savannah est la capitale de la Nouvelle-Géorgie orientale<sup>1</sup>. Cette ville n'offrit point aux regards d'Anatole l'aspect européen des grands ports des Etats - Unis qu'il avait précédemment visités ; c'était encore le tableau d'un pays naissant. Les rues ne semblaient,

<sup>1</sup> Les Russes ont aussi donné le nom de Nouvelle-Géorgie à un pays de la côte occidentale de l'Amérique du Nord.

pour ainsi dire, que tracées; elles n'étaient point encore pavées; les maisons étaient construites en bois, et isolées les unes des autres. Il fallait cependant en excepter celle de la *baie*, qui formait une belle rangée de bâtiments de briques, ornée d'une double allée d'azedaracs. Anatole remarqua que l'on avait aussi choisi des arbres de cette espèce pour ombrager les tombeaux du cimetière, voisin de la ville.

L'expédition longea ensuite la côte orientale de la presqu'île que forment les Florides à l'entrée du golfe du Mexique. C'est la partie la plus méridionale des Etats-Unis, et la chaleur y serait déjà bien grande si la position de cet état, resserré entre les eaux de la mer, ne lui ménageait une fraîcheur particulière. Le gouvernement des Etats-Unis acheta les Florides de l'Espagne en 1819. Elles avaient été l'une des premières découvertes des Espagnols, qui leur donnèrent le nom de Florides parce qu'ils y avaient abordé le jour de Pâques-Fleuries. La ville principale, qui a un port sur l'Occéan, se nomme encore Saint-Augustin. Les Florides, qui possèdent tous les éléments d'un riche avenir, étaient restées pour ainsi dire insignifiantes et sans produit sous la puissance des Espagnols; mais le jour où elles ont pu compter dans les états de l'Union américaine a marqué la date de leur prospérité future.

L'expédition entra dans le canal formé entre la côte des Florides et les îles et les banes de sable de Bahama. Sortie du canal de Bahama, elle doubla le cap Agi, à la pointe la plus méridionale des Florides, et entra dans le golfe du Mexique, laissant de

côté l'île de Cuba et toutes les Antilles<sup>1</sup>. Mais avant de faire voile vers les côtes du Mexique, le capitaine avait encore à visiter l'un des états les plus intéressants de l'Union américaine, surtout pour un Français. C'était la Louisiane, ainsi nommée en l'honneur d'un de nos rois, du nom de Louis. En conséquence, la corvette et les deux bricks cinglèrent vers la Nouvelle-Orléans et les bouches du grand fleuve Mississippi.

<sup>1</sup> Voir le Voyage aux Antilles, dans la collection du *Tour du Monde*.





## CHAPITRE VII.

**La Louisiane. — La Nouvelle-Orléans — Navigation sur le Mississippi — Les Natchez. — Les Chactas. — Les Indiens Panis et le calumet de paix. — Cérémonies des Indiens. — Les Osages et leur origine. — Indiens ioux. — Réception chez les Indiens. — Bal. — Usages des Indiens. — Leurs noms. — Séparation**

L'expédition arriva donc à la Nouvelle-Orléans, belle ville toute pleine, comme son nom, de souvenirs français. Le français est encore, à peu près, la seule langue qu'on y parle. Jamais colonie n'avait donné d'aussi flatteuses espérances à la France que la Louisiane. Un moment, tous les regards se tournèrent vers ce pays d'où l'on attendait des trésors capables de relever la fortune de l'Etat, ruiné, sous le règne de Louis XV, par les courtisans et par un aventurier du nom de Law, aux calculs imposteurs duquel on avait prêté une imprudente confiance. Et cependant le gouvernement français abandonna aussi vite la Louisiane qu'il s'en était engoué. Dans ce temps-là, ce qui ne produisait pas en vingt-quatre heures de quoi remplir les coffres épuisés d'un empire, ce qui coûtait du

travail et de la patience, n'était bon à rien. La Louisiane fut donc cédée volontairement aux Espagnols. On s'aperçut un moment de la faute après vingt ans de possession des Espagnols, la belle et riche Louisiane revint à la France. Cela dura peu. Napoléon, aussi malheureusement inspiré pour tout ce qui concernait nos colonies et notre marine qu'il avait de génie pour tout ce qui tenait au développement de notre puissance sur le continent, vendit aux Etats-Unis, pour une bagatelle qui ne valait pas même d'être comptée, un pays qui, dans un avenir prochain, rapportera d'immenses revenus, mais que la marine française eût été alors dans l'impuissance de défendre contre les Anglais. Malgré tout cela, la Louisiane, c'est encore la France au milieu des États-Unis. Anatole put en juger à la Nouvelle-Orléans, où partout, comme au Canada, il trouva des sympathies et des prévenances, acquises à son seul titre de Français. On le conduisit avec empressement visiter les superbes édifices dont la ville est remplie, et les promenades, entourées de perspectives si pittoresques et d'une végétation toute nouvelle pour lui; car déjà la Louisiane fait pressentir les richesses végétales de l'Amérique du Sud et des tropiques, dont elle est voisine. Les bananiers, les cannes à sucre, y croissaient comme les blés chez nous. Les palmistes de toute sorte, surtout les grands cocotiers au beau fruit composé, sous son écorce épaisse, d'amande et de lait exquis, y formaient des forêts aux rameaux desquelles se suspendaient des milliers d'oiseaux dont le plumage brillant et varié semblait être le produit im-

médiat de l'influence d'un soleil ardent et coloré.

Anatole fut témoin d'une des inondations du Mississippi à la Nouvelle-Orléans. La ville, garantie des eaux, avait cependant son niveau plus bas que celui du fleuve. En cet état, on voyait, des fenêtres des maisons, les vaisseaux voguer au-dessus de soi, ce qui présentait le spectacle le plus extraordinaire et le plus imposant à la fois.

Le capitaine résolut de pénétrer dans le Mississippi, et de le remonter jusques et par delà les lieux où il reçoit, à gauche, la grande rivière d'Ohio, à droite, le Missouri plus grand encore.

Pour cette expédition, le capitaine ne se servit que du plus léger de ses deux bricks, laissant la corvette et l'autre bâtiment à la Nouvelle-Orléans. On pense bien qu'Anatole fut de l'expédition. Jamais plus vaste champ ne devait s'ouvrir devant ses yeux pour étudier les mœurs et les usages des diverses tribus indiennes.

Rien de plus beau, de plus vivant, n'avait été vu par notre jeune élève de marine, que le Mississippi, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à la ville de Natchez. On voguait continuellement entre deux champs d'indigotiers et de cannes à sucre, ça et là parsemés de bouquets d'orangers, de citronniers et de bananiers, ou coupés par de grandes allées de cocotiers. A l'activité, à la gaieté des planteurs, à la manière franche et cordiale avec laquelle ils traitaient leurs serviteurs, il était aisé de reconnaître des Français. Aussi, à chaque instant l'équipage du brick échangeait-il avec eux des saluts et des sourires amis.

La ville de Natchez, où l'on s'arrêta deux jours,

a pris son nom d'une tribu indienne qui habitait jadis les bords du fleuve, mais qui a été refoulée à quelque distance dans les terres. Anatole vit quelques-uns de ces Natchez, qui ont conservé presque



Natchez.

tous leurs usages et leur culte, qui est d'adorer le soleil comme le père de tous les biens. Jadis, par

un contraste aussi absurde que cruel, ils sacrifiaient des victimes humaines; ils donnaient la mort, pour honorer ce soleil qu'ils croyaient le principe de toute vie : mais le voisinage des nations chrétiennes a fait cesser cette odieuse coutume. Maintenant les Natchez se bornent à brûler à certaines époques, pour rendre hommage au grand astre, les plus précieuses de leurs richesses; il n'est rien de trop digne pour être jeté dans le *feu sacré* par leurs prêtres.

Anatole vit aussi, dans le voisinage des Natchez, quelques restes de la tribu presque éteinte des Chactas, dont les coutumes étaient à peu près semblables.

Il trouva chez ces tribus, comme chez tous les Indiens adorateurs du soleil, et même chez ceux qui ont quitté leur culte pour celui des chrétiens, l'usage du calumet, qu'il avait déjà observé au Canada.

Le calumet passe pour un présent du Soleil que reçurent les premiers Indiens *Panis* établis sur les bords du Missouri et de la rivière Plate. C'est une sorte de pipe dont le tuyau est très-long, et dont la tête est formée d'une espèce de marbre rougeâtre facile à travailler. Le tuyau est d'un bois léger, peint de différentes couleurs, orné de têtes, de queues et de plumes des plus brillants oiseaux. Le calumet est un signal de paix chez les Indiens. Quand on l'accepte d'un ennemi, on le fume, et l'on devient amis. Les Indiens sont persuadés que le Soleil ou le *grand Esprit* qu'ils adorent punirait une infraction à cet usage. Si l'on présente un calumet au milieu d'un combat entre deux tribus indiennes, aussitôt elles déposent les armes. Quand

les Indiens forment une alliance, même avec les Européens, ils présentent le calumet, et il n'est pas douteux qu'en agissant ainsi ils ne prennent le soleil à témoin de leurs actions. C'est dans la direction de cet astre qu'ils poussent la fumée, et leur regard, dans ce moment, s'empreint d'une sorte d'adoration mystique.



Indiens fumant le calumet de paix

Le brick arriva à l'endroit où la rivière d'Arkansas, ou d'Arkansas, se jette dans le Mississippi. C'était un peu avant le lever du soleil. Des Indiens

s'étaient réunis dans ce lieu au nombre de près de mille. Ils formèrent trois groupes. Le premier, composé de guerriers, offrit au Soleil ses armes; le second, composé des mères, offrit au Soleil ses enfants, en le suppliant de protéger de toute sa puissance ces nouveaux venus au monde; le troisième groupe, composé de jeunes garçons et de jeunes filles, offrit à l'astre rayonnant du maïs et de beaux fruits. Dès que le soleil parut à l'horizon, tous les groupes se prirent à chanter un hymne.

« O Soleil! Soleil notre père, le père de nos pères et des enfants de nos enfants, disaient-ils en choeur, accorde-nous de belles moissons pour nourrir nos pères et nos enfants! Rends-nous vainqueurs des ennemis injustes qui s'élèvent contre nous! Et quand la mort aura brisé nos os et anéanti notre poussière, emporte notre esprit, né d'un de tes regards, dans un de tes rayons! »

A cet hymne religieux succédèrent des danses et d'autres chants. Les Indiens dinèrent quand vint dix heures du matin, et de temps à autre ils interrompaient leur repas par des chants. Le capitaine, Anatole et l'équipage du brick, ne se lassaient point de contempler ce spectacle. A midi, quand le globe tournant de la terre se trouva en face du soleil immobile, les Indiens renouvelèrent leurs cérémonies; ils les recommencèrent encore quand le globe terrestre, toujours tournant sur lui-même, cacha l'une de ses faces au soleil, qui paraissait se plonger sous l'horizon sans fond. Quand ils ne le virent plus, ils le représentèrent par un grand feu. Le culte des Indiens pour le soleil est loin d'être le

plus déraisonnable de l'humanité, car le soleil est pour l'homme la plus brillante image de Dieu. Dieu l'a lancé dans l'espace pour animer la nature. Où il brille faiblement, la nature languit; où il ne se montre pas, elle est morte; où ses rayons bienfaisants se répandent en abondance, la vie jaillit à flots. Pour l'homme, pour la terre, le soleil est l'œil de Dieu. Mais si le soleil, d'où sortit le feu, est un principe de vie pour l'homme, Dieu, qui a tout créé, en est le principe.

Des difficultés que commençait à présenter le Mississippi, malgré la masse de ses eaux, forcèrent le capitaine à laisser son brick à Natchez, et à poursuivre sa route sur de plus frêles embarcations.

Partout les rives du Mississippi étaient plus élevées que les plaines environnantes. Ce fait, commun à toutes les rivières qui coulent en pays absolument plat, était surtout remarquable par la hauteur que ces levées avaient acquise. Il était facile et naturel d'en attribuer la cause à la quantité des arbres qui embellissaient les bords du fleuve, mais qui, en revanche, rendaient la navigation périlleuse. Ces arbres, enterrés en partie dans la vase du lit du Mississippi, s'élevaient plus ou moins dans l'eau qui les couvrait. Quelques-uns, que les habitants des environs appellent *planteurs*, étaient droits et inébranlables: on les évitait aisément; d'autres, qui étaient inclinés, cédaient alternativement à l'effort du courant qui les couchait sous l'onde, et à leur propre élasticité qui les relevait bientôt. Ils ne se montraient ainsi que par intervalles. On appelait ces arbres des *scieurs*, pour exprimer le genre de péril auquel ils exposaient les bâtiments qui remontaient

ou descendaient le fleuve. Il y en avait dont les oscillations duraient plusieurs minutes, et qui présentaient un écueil dans l'endroit même où le fleuve paraissait le plus calme.

On parvint au Nouveau-Madrid, où vient se jeter la grande rivière d'Ohio, qui traverse l'état de ce nom, et dont Marietta est la capitale; puis on toucha à Saint-Louis, à peu de distance de la nation des Osages.

Ce fut là qu'Anatole apprit l'étrange origine que croient avoir les tribus de cette nation. D'après leurs traditions, les Osages disent qu'ils descendent en ligne directe d'un colimaçon, qui, des bords de la rivière Osage, fut entraîné dans le Missouri et jeté sur ses bords. La chaleur toute-puissante du soleil l'ayant fait croître au point d'en former un homme, le colimaçon retourna dans son pays natal. Toutefois, un castor lui en disputa la possession; mais tout s'arrangea par le mariage du colimaçon devenu homme avec la fille du castor. C'est de cette union que vient la tribu. Pendant long-temps les Osages ont respecté la vie de leurs parents maternels les castors; mais, à présent que les peaux de ces animaux ont une grande valeur, ils ne les ménagent plus, et se montrent sans respect pour eux. Toutes leurs affections de famille se concentrent sur les colimaçons, qui ne leur sont bons à rien; mais il y a tout lieu de craindre que, quand le goût de quelques-unes de nos provinces du Midi leur sera venu de faire de la soupe de colimaçon, ces bons Indiens ne respectent plus ni père ni mère. Il faut avouer qu'une fois lancé dans la trompeuse et aventureuse route des superstitions

tions, l'esprit humain ne connaît plus de bornes, et que la plus absurdé est alors celle qu'il accepte le plus volontiers. Défendons-nous donc de toutes les superstitions, comme de ce qui est le plus contraire à l'esprit de Dieu, qui est la vérité.

Le capitaine remonta le Mississippi jusqu'au delà de l'endroit où il reçoit le majestueux Missouri; jusqu'au delà même de l'endroit où il reçoit, un peu au-dessus, la rivière des Illinois, sur les bords de laquelle habitent les Indiens de ce nom, et parvint jusqu'aux puissantes tribus des Indiens Scioix, les plus forts et les plus redoutés aujourd'hui de toute l'Amérique septentrionale.

Le capitaine et son fils étaient accompagnés, dans cette excursion, d'un officier américain. Cet officier adressa ses discours, au nom du président des Etats-Unis, aux Scioix qu'il rencontra, leur offrit des présents, assista, ainsi que nos voyageurs, à leurs danses et à leurs fêtes, et fuma avec eux le calumet de paix. Le plus vieux des Indiens Scioix, nommé Main-Tremblante, s'exprima en ces termes, en s'adressant à l'officier américain :

« Je vois devant moi le fils de mon grand-père (il pommaït ainsi le président des Etats-Unis). Vous me voyez devant vous avec mes guerriers. Nous sommes pauvres; nous n'avons ni poudre, ni balles, ni couteaux; nos squâs (nos femmes) n'ont pas d'habits. Je voudrais que, comme mes frères m'ont donné un drapeau et une médaille, ils me donnassent des habits pour ma pauvre famille. Mes frères, donnez-nous donc quelque chose pour nous et nos squâs. »

Trois autres chefs, dont l'un s'appelait Je Chat-

Noir, l'autre, Grand-Taureau, et le troisième, Oeil-de-Fer, dirent ensuite : « Nous sommes des jeunes gens, et nous nous en référerons à ce qu'a dit l'ancien. »

L'officier américain leur distribua quelques vêtements, et leur recommanda de vivre en paix avec les Indiens Missouris, les Indiens Illinois, les Indiens Mahas, les Indiens Ricaras, les Indiens Mandans, et surtout les Indiens Chipeways, qui sont aussi très-puissants, et qui sont établis vers le Canada, autour du lac Supérieur. Les Sioux promirent de fumer le calumet de paix avec toutes ces tribus. Puis ils donnèrent une fête au fils de leur grand-père (à l'officier américain) et à ceux qui l'accompagnaient, du nombre desquels étaient le capitaine Desgranges et Anatole. Les Sioux présentèrent à leurs hôtes des pommes de terre et du *pémítigin*, qui est de la viande séchée. Le bal s'ouvrit ensuite. L'orchestre se composait de dix musiciens, dont quelques-uns tapaient sur une espèce de tambourin composé d'une peau tendue sur un cercle, tandis que les autres lui répondaient avec un long bâton, auquel étaient suspendus des pieds de daim et de chèvre. Il y avait un troisième instrument fait d'une peau, et de la forme d'un ballon, dans lequel on avait introduit quelques cailloux. Ces dix musiciens porteurs d'instruments étaient joints cinq ou six jeunes gens chargés de la partie vocale. Les femmes ouvrirent le bal, et s'avancèrent, toutes plus singulièrement accoutrées et bariolées les unes que les autres. Les unes tenaient en main des perches, auxquelles étaient suspendus les crânes des ennemis vaincus dans la dernière guerre; d'autres portaient des

fusils, des piques et différents autres trophées, enlevés dans le combat par leurs maris, leurs frères ou leurs parents. Elles se rangèrent sur deux colonnes, et dès que la musique se fit entendre, elles s'avancèrent les unes au-devant des autres. Un charivari général de la musique sauvage ayant jeté tout à coup ses sons discordants, les squâs poussèrent toutes de grands cris, puis retournèrent à leur place. Elles n'avaient fait que marcher en cadence, sans exécuter un seul pas. La danse des hommes, qui se tinrent toujours séparés des femmes, s'exécuta de la même manière, si ce n'est qu'au lieu de marcher ils allaient et venaient en sautant. Dans les entr'actes de la danse, un des hommes se levait, et improvisait quelque histoire tragique ou comique, pour émouvoir la compagnie.

Le lendemain, avant de se séparer des Scioux, le feu du conseil étant allumé, l'officier américain fuma encore une fois le calumet de paix avec eux, et leur réitéra de nouveau ses recommandations. Les Indiens ne manquèrent pas de renouveler leurs demandes de présents, car l'attachement qu'ils portent à leur grand-père, le président des Etats-Unis, tient particulièrement au nombre et à la richesse des cadeaux qu'il leur fait.

En ce moment, le chef Petit-Corbeau revint d'une expédition contre les Indiens Renards, les Indiens Sacs et les Indiens Folle-Avoine, qu'il avait de nouveau soumis aux tribus des Scioux. L'officier américain lui fit fumer le calumet de paix et promettre d'ensouffrir son *casse-tête* dans la terre.

« Je ne l'en sortirai plus que sur l'ordre de mon grand-père, dit Petit-Corbeau, en recouvrant effec-

tivement de terre son casse-tête... Mais j'espère, ajouta-t-il, que si mon grand-père veut que je garde son drapeau, il m'enverra du plomb et des fusils.

— Sans doute, reprit le chef Grand-Cheval, du plomb et des fusils sont les plus beaux présents que les Peaux-Blanches puissent faire aux Peaux-Rouges.

— C'est pourquoi nous attendons de notre grand-père, du plomb et des fusils, continua un autre chef encore, appelé Petit-Voleur : car s'il ne nous en envoyait pas pour nos chasses, nous serions bien obligés de relever le casse-tête, pour en aller prendre à ceux qui en ont. »

Le vieux chef *Main-Tremblante* modéra ce langage effervecent des jeunes chefs en leur disant : « Notre grand-père est bon, et comme il est bon, il nous enverra tout ce dont nous avons besoin. Mieux que nous, le Grand-Esprit, dont il est le fils, lui dira ce qu'il a à faire pour nous et pour nos squas, qui ont besoin de vêtements autant que vous avez besoin de poudre et de fusils. »

Telles furent les scènes nouvelles et curieuses dont le jeune élève de marine fut témoin sur les bords du Mississippi. Il avait remonté le fleuve presque jusqu'au Canada. Cette excursion avait été difficile. Il fut plus aisé de redescendre le fleuve. On retrouva le brick à Natchez, et les deux autres vaisseaux à la Nouvelle-Orléans.





## CHAPITRE VIII.

**Navigation dans le golfe du Mexique. — Histoire de la découverte du Mexique et de sa conquête par Fernand-Cortex.**

L'expédition voguait paisiblement de la Nouvelle-Orléans à la Véra-Cruz, dans le beau golfe du Mexique, enfermé comme un lac entre l'Amérique du centre et les Antilles. Dès que l'ardent soleil commença à tomber vers l'horizon et que les brises du soir apportèrent leurs bienfaisantes fraîcheurs, tout le monde monta sur le pont de la corvette. Chacun s'entretint alors du pays où l'on allait, et qui avait joué un si grand rôle lors de la découverte de l'Amérique. En ce moment les plus jeunes des matelots firent cercle autour du jeune élève de marine, qui, l'imagination encore toute pleine de ses lectures de voyages, leur raconta ce qui suit :

« Christophe Colomb venait de découvrir les îles de l'Amérique, et avait même touché la côte orientale de ce grand continent. Toutes les pensées, toutes les imaginations, surtout dans l'Espagne, qui était la première à profiter de cette magnifique découverte, se tournaient vers ces pays encore inex-

plorés à cette époque, et dont on parlait comme d'une terre promise, où l'or roulait avec les eaux, et où l'on n'avait qu'à frapper du pied pour le faire sortir du sol.

« Dans ce temps-là étudiait, dans la ville de Salamanque, en Espagne, un jeune homme plus vif et impatient de renom que porté aux travaux lourds et embrouillés de la vieille législation. C'était Fernand Cortez, appartenant à une famille d'origine noble, mais peu riche. Il ne fit pas longtemps violence à



Fernand-Cortez.

ses goûts, et un beau jour de l'année 1504, il s'em-

barqua pour le champ des découvertes de Colomb. Sur ce théâtre de son choix, il se distingua par son courage, par la force de son caractère, par l'étendue de ses plans, et bientôt il fut désigné pour le commandement d'une expédition contre le Mexique, qu'un autre Espagnol, du nom de Velasquez, venait de découvrir, mais sans y avoir formé aucun établissement.

« Il mit à la voile, de l'île de Cuba, une des grandes Antilles, le 18 novembre 1518. Sa flotte consistait en onze navires, dont le plus grand, honoré du titre d'admiral, n'était que de cent tonneaux ; trois étaient de soixante-dix ou quatre-vingts tonneaux ; les sept autres n'étaient que de petites barques sans ponts. Cette flotte portait six cent dix-sept hommes, et c'était avec ces faibles moyens que Cortez allait entreprendre la conquête d'un des plus grands empires du monde. Cortez aborda dans un lieu qui s'appelle aujourd'hui Saint-Jean-d'Ulloa, positivement le lieu où nous allons, dit l'élève de marine. Comme Cortez entrat dans le havre, un grand canot d'Indiens, parmi lesquels semblaient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix et d'amitié. C'étaient des députés du gouverneur de la province dans laquelle il abordait, et qui était soumise, disait-on, à un grand monarque appelé Montézuma. Ils étaient envoyés pour s'informer des motifs qui engageaient Cortez à visiter leur côte, et pour lui offrir les secours dont il pouvait avoir besoin. Cortez leur répondit qu'il abordait chez eux avec des sentiments d'amitié, et qu'il venait faire des propositions d'une grande importance, dans l'intérêt du prince et de

son royaume, mais qu'il les exposerait en personne au gouverneur de la province. Le lendemain, sans attendre de réponse, il débarqua avec ses troupes et son artillerie, fit éléver des baraqués, et construisit un camp fortifié avec l'aide des Indiens, qui eurent depuis tant de raison de se repentir de ne s'être point opposés à l'entrée de ces étrangers dans leur patrie.

« Le jour suivant, les députés vinrent au camp avec une suite nombreuse. Cortez les reçut avec beaucoup d'égards, et il leur dit qu'il ne pouvait communiquer qu'au souverain lui-même les propositions que le roi de Castille, son maître, l'avait chargé de faire, et il leur demanda de le conduire en présence de Montézuma. Les députés s'efforcèrent de dissuader Cortez d'une demande qu'ils savaient ne devoir pas être bien reçue de leur monarque, mais ils ne purent y parvenir. Cortez leur donna une haute idée de la force de ses armes en faisant ranger ses hommes en bataille, et en leur faisant exécuter plusieurs mouvements, dans lesquels les Européens firent usage de leurs différentes armes. L'artillerie, dirigée sur des bois voisins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent les exercices militaires avec étonnement, et au bruit du canon plusieurs s'ensuivirent, d'autres tombèrent de frayeur. Cortez eut bien de la peine à les rappeler et à les rassurer.

« On dépêcha sur-le-champ des courriers à Montézuma, chargés de lui faire le récit de ce qui s'était passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortez envoya de son côté à l'empereur des curiosités d'Europe. Quoique Mexico, la capitale où le monarque faisait

sa résidence, fut à une grande distance de Saint-Jean-d'Ulloa, les présents de Cortez furent remis à l'empereur, et sa réponse fut rapportée en peu de jours au moyen de courriers établis dans tout l'empire, et qui se relevaient de distance en distance. Montézuma envoya à Cortez de riches présents, portés par cent Indiens; c'étaient des colliers de perles, des boîtes remplies de grains d'or et de pierres précieuses, des bracelets, un plat d'or massif représentant le soleil, un autre plat d'argent, emblème de la lune, et des tableaux représentant des animaux, des arbres, et d'autres objets qui étaient formés de plumes de différentes couleurs, employées avec tant d'adresse qu'elles le disputaient aux ouvrages du pinceau.

Néanmoins, lorsque le messager arrivé du camp espagnol apporta la nouvelle que Cortez persistait dans sa demande d'une entrevue avec le monarque et se refusait à quitter le pays, Montézuma, dans un transport de colère, menaça de sacrifier à ses dieux ces insolents étrangers. Mais ses incertitudes et ses craintes recommencèrent bientôt, et au lieu de lever une armée, il assembla de nouveau son conseil.

Quant aux Espagnols, ils étaient déterminés à braver toutes les difficultés et tous les dangers pour achever une conquête qui devait, pensaient-ils, les mettre en possession de trésors inépuisables. Cortez encourageait ces espérances de toutes ses forces.

Pendant ce temps, il reçut un nouveau présent de Montézuma et un nouvel ordre pour avoir à quitter sur-le-champ le pays. Le lendemain ma-

tin, il ne parut aucun des Indiens, qui avaient coutume de fréquenter le camp en grand nombre et d'y apporter des provisions qu'ils échangeaient avec les soldats. Tout commerce parut interrompu, et on s'attendait à chaque moment à voir commencer les hostilités. Cortez ne s'en effraya point, et, sans laisser à ses gens le temps de se refroidir, il s'occupa de former une colonie sur les côtes, pour, de là, pénétrer dans l'intérieur du pays. On nomma l'établissement *Villa-Rica de la Vera-Cruz* (Ville Riche de la vraie Croix).

Deux caciques soumis naguère à Montézuma, conclurent aussitôt une alliance avec les Espagnols et se reconnurent vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Tatanaques, nation courageuse qui habitait les montagnes voisines, et tous, en haine de Montézuma, offrirent d'accompagner Cortez, avec leurs armées, à Mexico.

Pour enlever à ses soldats tout moyen de revenir sur leurs pas, de se décourager au moindre revers, enfin pour les forcer à vaincre ou à mourir avec lui, Cortez fit mettre ses vaisseaux en pièces. C'est ainsi que, par un effort de courage auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cents hommes consentirent à s'enfermer dans un pays ennemi peuplé de nations puissantes et inconnues.

Cortez commença sa marche vers Mexico, et partit avec ses cinq cents hommes, quinze chevaux et six pièces de canon de campagne. Le reste de ses troupes, composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendait moins propres à un service fatigant, fut laissé en garnison à la Véra-Cruz. Un des caciques soumis fournit à l'armée des provi-

sions, et deux cents Indiens appelés *Tanemès*, chargés de porter les fardeaux.

Cortez, sachant que les habitants de l'importante province de Tlascala étaient ennemis implacables des Mexicains, dont ils étaient tributaires, se flattait d'obtenir facilement la permission de faire passer ses troupes sur leur territoire. Il leur envoya quatre Indiens des plus distingués de ceux qui l'accompagnaient, pour leur demander passage. Mais, au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlascalans, peuple belliqueux et féroce, quoique bien plus avancé dans la civilisation que les autres tribus de l'Amérique, saisirent les ambassadeurs, et se disposèrent à les sacrifier à leurs faux dieux. Cortez, après avoir attendu quelques jours le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Ceux-ci, quoique préparés à la guerre, envoyèrent aux Espagnols des provisions, en leur faisant dire « qu'ils eussent à se nourrir bien, parce qu'ils dédaignaient d'attaquer des ennemis affaiblis par la faim, et qu'ils craignaient que les Espagnols, devenus trop maigres, ne fussent plus bons à manger. »

Malgré ces menaces, dans les combats nombreux qui se livrèrent, il n'y eut pas un Espagnol de tué ou de pris, tandis qu'un grand nombre de Tlascalans tombaient dans chaque affaire, ce qu'il faut attribuer surtout à l'inégalité des armes, les Espagnols étant couverts de corselets piqués appelés escaupiles, et étant en outre garantis par un bouclier et armés de fusils, tandis que leurs ennemis étaient presque nus et n'avaient pour armes que des flèches et des lances armées de pierres pointues, d'os de

poissons, ou des piques d'un bois aiguisé et durci au feu.

Les Tlascalans, découragés, commencèrent à désirer sérieusement la paix. Elle fut bientôt conclue. Ils se reconnaissent vassaux de la couronne de Castille, et s'engagèrent à secourir Cortez dans toutes ses expéditions. Il prit alors leur république sous sa protection, et promit de défendre leurs personnes et leurs biens contre Montézuma.

L'armée espagnole, se trouvant augmentée de six mille Tlascalans, continua sa marche sur Mexico. Elle s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avait à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, et avait fait dire à Cortez qu'il serait reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula était une ville considérable qui avait été la capitale d'un état indépendant, et n'était soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de temps.

Cortez, avant de se mettre en marche, avait été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de respect et de cordialité, avait conçu quelques soupçons. Il apprit par deux Tlascalans qui étaient entrés déguisés dans la ville, qu'on en faisait sortir les enfants et les femmes, qu'un corps de troupes mexicaines était caché à peu de distance de la ville, qu'on barricadait les rues, qu'on creusait des fossés et des trous légèrement recouverts pour y faire tomber les chevaux, et enfin que l'on faisait au sommet des temples des amas de pierres et de traits. Cortez résolut alors de prévenir ses ennemis, et d'exercer une vengeance si terrible qu'elle effrayât à jamais Montézuma et ses sujets. A

signal donné, les troupes marchèrent et tombèrent sur la multitude avec une telle promptitude, qu'elle abandonna ses armes et resta sans défense à la merci du vainqueur. Les rues furent couvertes de sang et de morts; on mit le feu aux temples, où s'étaient retirés les chefs, qui périrent sous les décombres. A la fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans, sans qu'un seul Espagnol eût péri.

De Cholula, Cortez s'avança directement vers Mexico, qui n'en était éloigné que de vingt lieues. Partout où les Espagnols passaient, ils étaient reçus comme des libérateurs puissants, qui venaient soulager les peuples de l'oppression de Montézuma. Lorsque Cortez vit que partout ce souverain était hâ de ses sujets, il se regarda comme sûr de renverser son empire. Ses soldats n'avaient besoin, pour être encouragés dans leur marche, que du spectacle qui frappait partout leurs yeux. A mesure qu'ils descendaient des montagnes, la vaste plaine de Mexico se déroulait devant eux. A l'aspect de cette campagne, une des plus belles du monde, des champs cultivés et fertiles qui s'étendaient à perte de vue, d'un beau lac qui ressemblait à une mer par son étendue, et qui était environné de grandes villes; enfin, à l'aspect de la capitale de l'empire, s'élevant dans un superbe isolement, et tout ornée de temples et de tours, les Espagnols furent saisis d'une telle ivresse, qu'ils crurent définitivement avoir trouvé le paradis terrestre. Cortez, ne rencontrant aucune résistance, continua sa route le long de la chaussée qui conduisait à Mexico, au travers du lac.

Lor squ'il fut près de la ville, il eut une première

entrevue avec Montézuma, qui vint au-devant de lui porté dans une espèce de litière resplendissante et ornée de plumes de diverses couleurs. Après les salutations et les assurances d'amitié, Montézuma conduisit les Espagnols dans les quartiers qui leur avaient été assignés. C'était un vaste palais environné d'une muraille, avec des tours de distance en distance. Les Espagnols s'y installèrent comme s'ils eussent été en vue d'une armée ennemie.

Cortez n'était pas sans inquiétude, malgré la manière respectueuse avec laquelle il avait été reçu en visitant la ville de Mexico; il comprit qu'il s'était laissé entraîner par sa confiance dans la valeur de ses troupes et s'était mis à la merci de Montézuma, qui n'avait qu'à faire rompre les ponts, placés de distance en distance sur les chaussées, pour rendre la retraite des Espagnols impraticable.

Après avoir réfléchi à sa position, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais, et de l'amener prisonnier au quartier des Espagnols. Il espérait qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux des Mexicains pour leur monarque, et leur soumission aveugle à toutes ses volontés, mettraient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins, ayant en sa puissance un otage si sacré, lui et les siens seraient à couvert de toute violence.

A l'heure ordinaire de la visite que Cortez faisait tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais, accompagné de cinq de ses principaux officiers et de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivaient sans ordre, séparés, et paraî-

sant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisaient du quartier des Espagnols à la cour, et les autres soldats, avec les Tlascalans, étaient sous les armes, prêts à sortir au premier signal. Cortez et sa suite furent admis sans difficulté en présence du monarque, et les Mexicains se retirèrent par respect, comme ils avaient coutume de le faire. Le général s'adressa alors au souverain d'un ton tout à fait différent de celui qu'il avait employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amèrement d'être l'auteur d'un attentat commis par un de ses officiers, et lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étaient les serviteurs. Montézuma, confondu de cette accusation inattendue, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentit vivement l'indignité avec laquelle on le traitait, protesta de son innocence avec une grande vivacité. Cortez répliqua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnait l'empereur le persuadait entièrement, mais qu'il fallait quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persisteraient à regarder Montézuma comme leur ennemi, s'il ne leur donnait une preuve de sa confiance et de son attachement, en quittant son palais, et en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il serait servi avec tous les égards dus à un si grand monarque. A cette étrange proposition, Montézuma demeura muet et presque sans mouvement. Enfin, ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les person-

nes de son rang n'étaient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnières, et que quand même il aurait la faiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriraient pas qu'on fit un pareil affront à leur souverain. Cortez, voulant éviter les moyens de violence, s'efforça tour à tour de l'adoucir et de l'intimider. La dispute devint vive ; il y avait plus de trois heures qu'elle durait, lorsqu'un des officiers de Cortez, jeune homme brave et impétueux, s'écria : « Pourquoi perdre le temps en vaines paroles ? qu'il se laisse conduire, ou je lui perce le cœur. » La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots et le geste terrible dont il les accompagna frappèrent Montézuma de terreur. Il voyait bien que les Espagnols s'étaient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçait était grand ; la nécessité de prendre un parti était pressante ; il sentit la gravité de ces circonstances, et, s'abandonnant à sa destinée, il céda à la volonté des Espagnols.

Ses officiers furent appelés : il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement et la douleur dont ils étaient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en silence et baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine eut-on su dans la ville que les étrangers emmenaient l'empereur, que le peuple, se liyant à tous les transports de la douleur et de la rage, menaça de les exterminer sur-le-champ pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paraître avec un air de gaieté sur le visage, et leur faire signe de la main, en leur déclarant que c'était de son propre mou-

vement qu'il allait résider pour quelque temps au milieu de ses amis, le tumulte s'apaisa ; la multitude, accoutumée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain, se dispersa tranquillement.

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se vit, au milieu de sa capitale, en plein jour, saisi par une poignée d'étrangers, et emmené prisonnier, sans résistance et sans combat.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques du respect qui lui avait été garanti par Cortez. Ses domestiques vinrent l'y servir à la manière accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, et il exerça toutes les fonctions du gouvernement, comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardaient cependant avec toute la vigilance que méritait un prisonnier de cette importance, en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amer-tume de sa situation par mille témoignages extérieurs de respect et d'attachement; mais l'heure de l'humiliation et de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif. Montézuma eut l'indigne faiblesse de livrer un de ses généraux et plusieurs officiers accusés par Cortez d'avoir attenté à la sûreté et à la vie des Espagnols. Les malheureux furent sur-le-champ envoyés au supplice. Cependant, avant de faire exécuter la sentence prononcée contre le général mexicain, Cortez entra dans l'appartement de Montézuma, suivi de quelques officiers et d'un soldat qui portait des fers; et, s'approchant du monarque avec un air sévère, il lui dit que les criminels qui allaient subir leur supplice l'a-

vaient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il était nécessaire qu'il expiat sa faute; et, sans attendre de réplique, Cortez ordonna au soldat de mettre l'empereur aux fers. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. Le monarque, nourri dans l'idée que sa personne était inviolable et sacrée, et considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes et en gémissements. Les courtisans, muets d'horreur, tombèrent à ses pieds, les baignèrent de leurs larmes, et, soutenant ses fers, s'efforçaient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur et leur désespoir ne se calmèrent que lorsque Cortez, revenu de l'exécution du général mexicain avec une contenance satisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince, qui d'abord avait montré une faiblesse indigne d'un homme, se livra sur-le-champ à une joie inconvenante, et passa sans intervalle de l'excès du désespoir aux transports de la reconnaissance et de la tendresse envers ses prétendus libérateurs.

Enhardi par tant de preuves de la soumission servile du monarque à toutes ses volontés, Cortez osa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il pressa Montézuma de se reconnaître vassal du roi de Castille, tenant sa couronne de lui, et de lui payer un tribut annuel. Montézuma se soumit encore à ce sacrifice, le plus humiliant qu'on put exiger d'un souverain absolu. Les grands de l'empire furent appelés; il leur rappela les traditions et les prophéties qui annonçaient depuis long-temps l'arrivée d'un peuple de la même race

queux, et qui devait prendre possession du pouvoir suprême; il leur déclara qu'il croyait que les Espagnols étaient ce peuple, qu'il reconnaissait les droits de leur souverain sur l'empire du Mexique; qu'il voulait mettre sa couronne à ses pieds et être désormais son tributaire. En prononçant son discours, le malheureux prince laissa voir combien il était douloureusement affecté du sacrifice qu'on le forçait de faire. Les soupirs et les larmes lui coupèrent souvent la parole. Aux premiers mots qui firent connaître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un mutet étonnement, et bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimait à la fois la douleur et l'indignation. Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortez le prévint à propos, en déclarant que les intentions de son maître n'étaient ni de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter des innovations dans l'empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiraient les Espagnols et de l'exemple de soumission que donnait l'empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé. Cet acte de foi et hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solennités qu'il plut aux Espagnols de prescrire. Montézuma, sur la demande de Cortez, y joignit un présent magnifique pour son nouveau suzerain.

Mais, quelque facile que se fût montré le prince pour tout ce que Cortez avait exigé de lui, il fut inflexible sur un point. En vain le général le pressa de renoncer à ses faux dieux et d'embrasser la foi chrétienne : il rejeta toujours cette proposition.

Cortez, voyant tous ses efforts inutiles, fut si furieux de son obstination, que, dans un transport de zèle, il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes, et le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin son ardeur, et se détermina à renoncer à cette entreprise, après avoir ôté seulement une idole de sa niche et y avoir placé une image de la Vierge Marie.

Dès ce moment les Mexicains, qui avaient souffert l'emprisonnement de leur souverain, commencèrent à songer sans relâche au moyen de chasser ou d'exterminer les Espagnols, et se crurent obligés de venger leurs dieux insultés.

Cortez, dans ces circonstances, n'eut pas seulement à lutter contre les Mexicains ; la rivalité, la jalousie, lui susciterent des ennemis parmi ses compatriotes, comme elles en avaient suscité au grand Colomb. Pendant qu'il avait à se garantir du soulèvement de Mexico, il eut à combattre une armée d'Espagnols, qui vint pour lui enlever les résultats précieux de sa conquête. Il trouva dans son courage et dans son génie les moyens de se débarrasser de ces intrigues et de ces nouveaux ennemis.

Peu de jours après, Cortez, qui avait été obligé de s'absenter de Mexico, reçut avis que les Mexicains avaient attaqué les Espagnols dans leurs quartiers; qu'après en avoir tué plusieurs et blessé un plus grand nombre, ils avaient réduit ses magasins en cendres. Il revint en toute hâte; et s'aperçut alors de l'erreur où l'avait jeté son mépris pour les

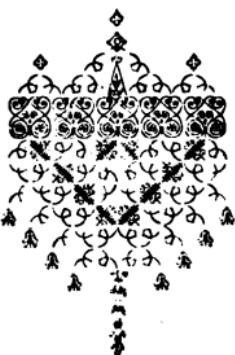
Mexicains; il fut convaincu qu'il ne pouvait ni maintenir le poste qu'il avait pris au milieu d'une ville ennemie, ni se retirer, sans courir le plus grand danger. Il lui restait une ressource : Montézuma pouvait calmer les Mexicains par sa médiation ou par son autorité. Le lendemain matin, lorsque l'assaut recommença, le malheureux monarque, à la merci des Espagnols et réduit à la triste nécessité d'être l'instrument de la honte et de l'esclavage de sa nation, parut sur la muraille vêtu de ses habits royaux et avec toute la pompe qu'il avait coutume d'étaler dans les occasions solennelles. A la vue de leur souverain, que, malgré leurs sujets de plaintes, ils honoraient et respectaient presque comme une divinité, les Mexicains laissèrent tomber leurs armes et se prosternèrent. Montézuma leur adressa un discours où il s'efforçait de calmer leur fureur et les engageait à cesser les hostilités. A peine eut-il fini, qu'un murmure de mécontentement se fit entendre, et fut suivi de reproches et de menaces. Bientôt la fureur s'accrut au point de faire oublier le respect que l'on avait montré d'abord pour l'empereur. Les flèches et les pierres recommencèrent à voler en si grand nombre et avec tant de violence, qu'avant que les soldats espagnols, chargés de couvrir Montézuma de leurs boucliers, eussent eu le temps de les éléver, le malheureux monarque fut blessé de deux flèches, et atteint à la tempe d'une pierre qui le renversa. En le voyant tomber, les Mexicains furent si effrayés, qu'ils passèrent subitement d'une extrémité à l'autre. Le remords succéda à l'insulte : ils s'ensuivirent tous, épouvantés du crime qu'ils venaient de commettre,



Montezuma tue d'un coup de pierre par ses sujets.

et persuadés que la vengeance du ciel allait tomber sur eux. Les Espagnols portèrent Montezuma à son appartement, et Cortez s'empressa d'aller le consoler dans son infortune; mais ce prince, voyant alors dans quel abîme d'humiliation il était tombé, et retrouvant l'énergie qui paraissait l'avoir abandonné depuis si longtemps, dédaigna de survivre à ce dernier affront, et de prolonger une vie si honteuse depuis qu'il était devenu non-seulement le prisonnier des Espagnols et l'instrument de la servitude de son peuple, mais encore l'objet du mépris et de la haine de ses propres sujets. Trans-

porté de rage , il déchira l'appareil qu'on avait mis à ses blessures , et refusa si obstinément de prendre aucune nourriture , qu'il termina bientôt ses jours.





## CHAPITRE IX.

**Suite de l'histoire de la conquête du Mexique par Fernand Cortez**

La mort de Montézuma fit perdre à Cortez toute espérance d'accommodement avec les Mexicains. Il ne vit plus de salut que dans la retraite, et il commença à s'y disposer. Mais un nouveau mouvement des Mexicains l'engagea dans de nouveaux combats. Ils prirent possession d'une haute tour du grand temple qui commandait le quartier des Espagnols, et y placèrent une troupe de leurs principaux guerriers. Aucun Espagnol ne pouvait se montrer sans être exposé à leurs traits. Cortez lui-même fut grièvement blessé. Il était nécessaire de déloger, à quelque prix que ce fût, les Mexicains de ce poste. Cortez vit bien que le salut de son armée dépendait du succès de cet assaut; il se fit attacher au bras un bouchier, que sa blessure l'empêchait de tenir à la main, et se jeta au plus fort de la mêlée. Encouragés par la présence de leur général, les Espagnols retournèrent à la charge avec une telle vigueur,

qu'ils parvinrent par degrés jusqu'au haut de la tour, et repoussèrent les Mexicains jusqu'en sur la plate-forme qui en couronnait le faîte. Là commença un terrible carnage. Deux jeunes Mexicains, reconnaissant Cortez qui animait ses soldats de la voix et de l'exemple, résolurent de sacrifier leur vie pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approchèrent de lui dans une posture suppliante comme s'ils avaient voulu mettre bas les armes, et, le saisissant au corps, ils le tirèrent vers les créneaux, par lesquels ils se précipitèrent, espérant l'entrainer avec eux. Mais la force et l'agilité de Cortez le délivrèrent de leurs mains, et ces braves Mexicains périrent dans cette tentative généreuse et inutile pour le salut de leur pays. Dès que les Espagnols furent maîtres de la tour, ils y mirent le feu, et continuèrent les préparatifs de leur retraite.

Les Mexicains, sans se montrer, avaient non-seulement suivi tous les mouvements des Espagnols, mais préparé une attaque terrible. Tandis que les soldats de Cortez s'occupaient à établir leur pont et à faire passer leurs chevaux et leur artillerie, ils furent tout à coup alarmés par le son d'un grand nombre d'instruments guerriers et par les cris d'une multitude d'ennemis. Le lac fut couvert de canots. Les flèches et les pierres pleuvaient de tous les côtés. Les Mexicains se précipitaient sur les Espagnols avec furie, dans l'espérance de se venger enfin de tout ce qu'ils avaient souffert. Le pont de bois s'enfonça tellement sous le poids de l'artillerie, qu'il fut impossible de le dégager.

Tous les habitants de Mexico s'étaient mis à la poursuite de leurs oppresseurs, et avec une telle

ardeur, que ceux qui ne pouvaient s'approcher poussaient leurs compatriotes sur l'ennemi avec une violence terrible. De nouveaux soldats succédaient sans cesse à ceux qui tombaient. Les Espagnols, las du carnage, et ne pouvant plus soutenir l'effort du torrent qui fondait sur eux, commencèrent à céder. En un moment le désordre fut général; cavaliers et gens de pied, officiers et soldats, amis et ennemis, se trouvèrent confondus, et ceux qui périssaient pouvaient à peine distinguer par quelles mains ils étaient frappés.

Cortez, avec environ cent hommes de son infanterie et quelques cavaliers, vint à bout de franchir les deux dernières brèches faites à la chaussée, à l'aide des corps morts qui les comblaient, et posa enfin le pied sur la terre ferme.

Il rangea ses soldats en bataille à mesure qu'ils arrivaient, et retourna, avec ceux qui étaient encore en état de combattre, pour favoriser la retraite de ceux qui étaient restés en arrière; il les encouragea par sa présence et son exemple. Il reçut ainsi une partie des siens qui s'étaient fait jour au travers de l'ennemi. Le reste avait été accablé par le nombre ou noyé dans le lac. Il entendit les cris lamentables de ceux qui, pris vivants, étaient emmenés en triomphe pour être sacrifiés aux idoles des Mexicains. Avant le jour, tout ce qui était échappé se trouva réuni; mais lorsque l'aube vint montrer à Cortez les tristes débris de ses troupes diminuées de plus de moitié, et dont le reste était couvert de blessures, la pensée de ce qu'ils avaient souffert et le souvenir des braves amis et des fidèles compagnons qu'il venait de perdre dans cette nuit

pénétrèrent son âme de si vives douleurs, qu'en faisant ses dispositions et en donnant quelques ordres nécessaires, les larmes tombaient de ses yeux.

Cette fatale retraite coûta la vie à plusieurs officiers de distinction. Toute l'artillerie fut perdue, ainsi que les munitions et le bagage. Presque tous les chevaux, et plus de deux mille Tlascalans furent tués. Les Espagnols ne sauvèrent qu'une très-petite portion de leurs trésors, amassés par tant de travaux. Ces richesses mêmes, le but presque unique de leur expédition, avaient été la principale cause de leur malheur; car plusieurs soldats s'étaient tellement chargés d'or, qu'il leur avait été impossible de combattre, et que, retardés dans leur fuite, ils avaient péri victimes de leur avidité.

Le premier soin de Cortez fut de chercher un asile pour ses troupes excédées de fatigues, car il ne pouvait plus tenir où il était: les Mexicains le pressaient de tous les côtés. En outre, le pays que les Espagnols traversaient ne leur fournissait aucune ressource; ils étaient réduits à vivre de baies sauvages, de racines et de tiges de maïs encore vert. La faim abattait leur âme et diminuait leurs forces, tandis que leur situation demandait les plus grands efforts de courage et d'activité. Au milieu de toutes leurs détresses, ils étaient soutenus et animés par l'inaltérable fermeté de leur chef. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais. Il prévoyait tout avec une étonnante sagacité, et sa vigilance faisait face à tout. Il était le premier à s'exposer au danger et supportait les fatigues avec sérénité.

Le sixième jour de leur marche, ils arrivèrent à

Otumba, non loin de la route qui conduit de Mexico à Tlascala. Dès la pointe du jour, ils reprirent leur route, les ennemis inquiétant toujours leur arrière-garde. Parmi les insultes dont les Mexicains accompagnaient leurs hostilités, on remarqua qu'ils répetaient souvent : « Allez, brigands, allez au lieu où vous trouverez bientôt la punition due à vos crimes. » Les Espagnols ne comprirent le sens de cette menace qu'en arrivant sur une hauteur qui était sur le chemin. De là ils découvrirent une vaste plaine couverte d'une armée innombrable. Les Mexicains, pendant qu'un corps de leurs troupes fatiguait les Espagnols dans leur retraite, avaient assemblé leurs principales forces de l'autre côté du lac, et, suivant directement la route de Mexico à Tlascala, s'étaient postés dans la plaine d'Otumba, par où Cortez devait nécessairement passer. A la vue de cette multitude effrayante d'ennemis, que l'élévation du terrain leur permettait de découvrir tout entière, les Espagnols furent saisis d'étonnement, et même les plus courageux commencèrent à perdre tout espoir. Mais Cortez, sans donner à leurs craintes le temps de se fortifier par la réflexion, après les avoir avertis en peu de mots de la nécessité de vaincre ou de périr, les mena à la charge. Les Mexicains les attendirent avec une fermeté extraordinaire. Telle était cependant la supériorité de la discipline et des armes des Espagnols, que l'impulsion de leur petite troupe renversait tout devant elle, et que partout où elle se portait elle perçait et dissipait les plus nombreux bataillons. Mais tandis que les uns se dispersaient, d'autres leur succédaient sans relâche, et les Espagnols, quoique victorieux dans chacun de

ces petits combats, étaient prêts à succomber sous la fatigue que leur causaient tant d'efforts répétés, sans prévoir la fin de leurs travaux et sans pouvoir se flatter de remporter une victoire générale. Dans cet instant critique, Cortez voit s'avancer le grand étendard de l'empire, qu'on portait devant le général ennemi, et, se souvenant fort à propos d'avoir entendu dire que la destinée des batailles chez les Mexicains dépendait de celle de cet étendard, il assemble un petit nombre de ses plus braves officiers dont les chevaux étaient encore capables de service, se met à leur tête, et renverse avec impétuosité tout ce qu'il rencontre devant lui. Une troupe choisie de nobles, qui gardait l'étendard, fit quelque résistance, mais elle fut bientôt rompue. Cortez, d'un coup de lance, blessa le général mexicain et le renversa; un Espagnol, descendant de cheval, l'acheva et se saisit de l'étendard impérial. Dès que le général fut tué, et que l'étendard, vers lequel tous les yeux étaient dirigés, cessa de paraître, une terreur panique frappa tous les Mexicains, et, comme si le lien qui les tenait réunis eût été rompu, toutes les enseignes s'abattirent, chaque soldat jeta ses armes, et tous s'ensfuirent avec précipitation vers les montagnes. Les Espagnols, trop fatigués pour être en état de les poursuivre bien loin, retournèrent pour recueillir les dépouilles sur le champ de bataille. L'armée étant formée des principaux guerriers de la nation, qui s'étaient parés de leurs plus riches ornements, comme s'ils allaient à une victoire assurée, le butin fut assez considérable pour dédommager en partie Cortez et ses gens de la perte qu'ils

avaient faite dans leur retraite de Mexico. Le lendemain, à leur grande satisfaction, ils entrèrent sur le territoire des Tlascalans.

Là, Cortez reposa ses troupes, prit quelques renforts, puis il résolut de retourner à la conquête de Mexico. L'ennemi se préparait de son côté à le recevoir. Après la mort de Montézuma, les principaux Mexicains, à qui appartenait le droit d'élire un empereur, avaient élevé au trône son frère, homme remarquable, que la maladie emporta presque aussitôt. Les Mexicains élevèrent alors au trône Guatimisin, neveu et gendre de Montézuma, jeune homme d'une si grande réputation pour les talents et la valeur, qu'il fut choisi tout d'une voix dans la circonstance critique où l'empire se trouvait.

Cortez, à son entrée sur les terres de l'ennemi, trouva partout des dispositions faites pour arrêter ses progrès. Mais ses troupes surmontèrent facilement ces obstacles, et s'emparèrent de Tezcuco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac, à quelques lieues de Mexico. C'est là qu'il établit son principal quartier, comme étant le lieu le plus propre à lancer sur le lac les petits navires dont il avait le projet de se servir pour se rapprocher de la capitale avec plus de facilité.

Le 28 avril 1521, toutes les troupes espagnoles et tous les Indiens auxiliaires furent rangés sur les bords du canal, et les brigantins lancés à l'eau; ce qui se fit avec la plus grande pompe militaire, consacrée et rendue plus solennelle par la célébration des mystères les plus respectés de la religion catholique. A mesure que les navires entraient dans le canal, un prêtre les bénissait et les nommait. Les

spectateurs, pénétrés d'admiration et animés par l'espérance, les suivaient des yeux jusqu'à leur entrée dans le lac. Dès qu'ils déployèrent leurs voiles et prirent le vent, un cri général de joie s'éleva dans les airs; chacun admirait le génie hardi et entreprenant qui, par des moyens si extraordinaires, avait su se créer une flotte, sans le secours de laquelle les Espagnols ne pouvaient espérer de se rendre maîtres de Mexico.

Cortez se réserva à lui-même la conduite des brigantins, comme l'opération la plus importante et la plus dangereuse. Chaque brigantin était armé d'un petit canon, et monté par vingt-cinq Espagnols.

Deux officiers, en s'avancant aux postes qui leur avaient été assignés, rompirent les aqueducs qui portaient les eaux à Mexico; ce fut le prélude des calamités que les habitants devaient avoir à souffrir. Ils trouvèrent les villes dont ils devaient prendre possession abandonnées par leurs habitants, qui s'étaient réfugiés dans la capitale, où Guatimosin avait rassemblé les principales forces de son empire, et qui était le seul endroit en effet où il put s'opposer avec quelque chance à l'ennemi qui le menaçait.

Le premier effort des Mexicains fut dirigé contre les brigantins, dont ils prévoyaient et redoutaient avec raison les terribles effets. Ils rassemblèrent, dans ce but, une si grande multitude de canots, qu'ils couvraient la surface du lac. Ils s'avancèrent hardiment contre les navires espagnols, qui, retenus par un calme plat, ne pouvaient venir à leur rencontre. Mais, malheureusement pour les Mexicains, dès qu'ils se trouvèrent près des brigantins, un petit vent s'éleva. En un moment les voiles furent

déployées, et les brigantins, se portant au milieu de leurs faibles ennemis avec une impétuosité à laquelle ceux-ci ne pouvaient résister, renversèrent un grand nombre de canots et dissipèrent tout le reste. La perte des Mexicains fut considérable; ils crurent que les progrès des Européens dans les connaissances et les arts leur donnaient sur les eaux une supériorité plus grande encore que celle qu'ils avaient montrée jusqu'alors sur terre.

Malgré ce premier succès, les Espagnols éprouvèrent des obstacles bien plus grands qu'ils ne l'avaient supposé.

Cortez, étonné et déconcerté de la longueur et des difficultés du siège, se détermina à faire un grand effort pour se rendre maître de la ville. Il envoya ordre à deux de ses officiers de s'avancer, avec leurs divisions, pour un assaut général, et se mit à la tête du corps posté sur une chaussée. Animés par sa présence et par l'espoir de quelque événement décisif, les Espagnols attaquèrent avec une impétuosité à laquelle rien ne résista: ils renversèrent toutes les barricades les unes après les autres, franchirent les fossés et les canaux, et arrivèrent à la ville, où ils gagnèrent du terrain par degrés, malgré tous les efforts des Mexicains. Mais Guatimosin, profitant avec habileté d'une faute commise par un détachement des troupes de Cortez, donna ordre de céder peu à peu du terrain, pour attirer les Espagnols plus avant dans la ville. A un signal qu'il donna, les prêtres du principal temple frappèrent un grand tambour consacré au dieu de la guerre. Aussitôt que les Mexicains entendirent ces sons lugubres et solennels faits pour leur in-

spirer l'enthousiasme et le mépris de la mort, ils se précipitèrent sur l'ennemi avec une nouvelle furie. Les Espagnols commencèrent à se retirer, d'abord lentement et en bon ordre. Mais l'ennemi les pressant toujours, et la retraite devenant de moment en moment plus nécessaire, la terreur et la confusion se mirent parmi eux. Cortez s'efforça inutilement de rallier ses soldats. La crainte les rendait sourds à ses ordres et à ses prières. Enfin, ne pouvant les ramener au combat, il s'occupa d'en sauver le plus possible. Mais tandis qu'il était tout entier à ce soin, et qu'il négligeait sa propre sûreté, six officiers mexicains se saisirent de lui et se disposaient déjà à l'emmener en triomphe. Par bonheur pour lui, deux de ses officiers l'arrachèrent à ce danger aux dépens de leur vie; mais il reçut plusieurs blessures dangereuses avant de pouvoir se dégager. Les Espagnols perdirent plus de soixante des leurs; et ce qui rendit cette perte encore plus cruelle, c'est que dans ce nombre quarante tombèrent vivants entre les mains d'un ennemi qui ne faisait point de quartier à ses prisonniers.

Les approches de la nuit, en éloignant les Mexicains, amenèrent pour les Espagnols une situation presque aussi cruelle que celle dont ils sortaient. Ils entendaient les cris de triomphe, et le tumulte de l'horrible fête par laquelle les Mexicains célébraient leur victoire. Toute la ville était illuminée, et le grand temple était si brillant de clarté qu'on pouvait distinguer de loin les environs remplis du peuple en mouvement, et les prêtres empressés à faire les préparatifs pour la mort des prisonniers. Au milieu de l'obscurité de la nuit, les Espagnols

s'imaginaient reconnaître leurs compagnons à la blancheur de leur peau, et les voir dépouillés et contraints de danser devant la statue de l'idole à laquelle ils allaient être immolés. Ils entendaient leurs cris, et croyaient distinguer chaque victime par le son de sa voix. L'imagination augmentait l'horreur de ces tableaux; les plus insensibles fondataient en larmes, et les plus courageux frémissaient à la vue de ce terrible spectacle.

Cortez, pour soutenir ou ranimer le courage et les espérances de ses compagnons, était obligé d'affecter une tranquillité qu'il n'avait point au fond. Les Mexicains, encouragés par leurs succès, l'attaquèrent le lendemain matin dans ses quartiers; mais ils ne s'en tinrent pas uniquement à cette attaque : ils envoyèrent les têtes des Espagnols qu'ils avaient immolés aux gouverneurs des provinces voisines, en leur affirmant que le Dieu de la guerre, apaisé par le sang des ennemis, versé abondamment sur ses autels, avait fait entendre sa voix, et déclaré que dans huit jours les étrangers seraient entièrement détruits, et la paix et le bonheur rétablis dans tout l'empire.

Cortez se vit alors sur le point de perdre tous ses alliés, et même d'être livré par eux. Ayant essayé en vain de dissiper par des raisonnements leurs craintes superstitieuses, il se servit avantageusement de l'imprudence que les fabricateurs de la prophétie avaient cue d'en fixer l'accomplissement à un terme si prochain. Pour donner une preuve frappante de leur imposture, il suspendit toutes ses opérations militaires jusqu'à ce que le temps fixé par l'oracle fût écoulé, et, en se couvrant de

ses brigantins, qui écartaient l'ennemi, ses troupes passèrent tout ce temps sans être inquiétées, et le terme fatal expira sans aucun désastre pour lui.

Ses alliés, honteux alors de leur crédulité, revinrent à leurs postes; leur nombre même s'en accrut d'une manière incroyable : il se forma une armée de cent mille Indiens. Au lieu de tenter encore de s'emparer brusquement de la ville par la bravoure de ses troupes, il prit le parti de s'en approcher par degrés. Dès qu'il se rendait maître de quelque partie de Mexico, il en faisait raser les maisons. Peu à peu les Mexicains, forcés de se replier, se trouvèrent resserrés dans un plus petit espace. Il en périt un nombre prodigieux dans ces combats chaque jour renouvelés. Mexico, ainsi dévasté par la guerre, était en même temps en proie à toutes les horreurs de la famine.

Le courage de Guatimozin se soutenait cependant au milieu de tant de malheurs, et son âme demeurait ferme. Il rejettait avec mépris toutes les ouvertures de paix que lui faisait faire Cortez. Les Espagnols avançaient toujours. Enfin, ils pénétrèrent jusqu'à la grande place, qui était au milieu de la ville, et s'y logèrent. Les nobles, empressés de sauver la vie d'un monarque qu'ils respectaient, obtinrent de Guatimozin qu'il quitterait une ville qu'on ne pouvait plus défendre, et qu'il se retirerait dans les provinces éloignées de l'empire, où il pourrait encore exciter les peuples à la défense commune, et combattre avec moins de désavantage.

Mais un officier espagnol, observant quelques grands canots remplis d'Indiens qui traversaient le

lac avec une extrême rapidité, donna aux navires le signal de la poursuite. Un d'eux atteignit les canots; déjà il était prêt à faire feu sur le plus avancé, qui semblait porter un personnage dont on prenait avec respect les avis: à l'instant, les bateliers élevèrent leurs rames, et tous ceux qui étaient dans le canot conjurèrent, avec des pleurs et des cris, les hommes du navire espagnol de ne point tirer, parce que l'empereur était parmi eux. Le commandant du brigantin se saisit sur-le-champ de sa proie. Guatimozin, se remettant entre ses mains, le pria avec dignité d'épargner les insultes à sa femme et à ses enfants. Le malheureux prince, conduit devant Cortez, lui dit avec dignité: « J'ai rempli le devoir d'un souverain: j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité... Il ne me reste qu'à mourir... Prends ce poignard, continua-t-il en mettant la main sur la garde de celui de Cortez, enfonce-le dans mon sein, et termine une vie qui ne peut plus être utile à personne. »

Aussitôt que le sort du monarque fut connu, la résistance des Mexicains cessa, et Cortez prit possession de la partie de la capitale qui n'était pas encore détruite. Ainsi fut terminée, après soixantequinze jours, le siège de Mexico, le plus mémorable événement de la conquête de l'Amérique.

La joie que ressentirent les Espagnols du succès de cette périlleuse entreprise fut d'abord excessive; mais elle se calma bientôt, lorsqu'ils se virent frustrés dans leurs espérances. Guatimozin, prévoyant sa destinée, avait rassemblé toutes les richesses laissées par ses ancêtres, et les avait fait

jeter dans le lac. Les Indiens auxiliaires s'étaient emparés de la meilleure partie de ce qui restait, tandis que les Espagnols combattaient. Ce qu'en purent rassembler les conquérants eux-mêmes était si peu de chose, que plusieurs d'entre eux dédaignèrent d'accepter la part qui leur en revenait.

Les plaintes et les murmures s'élevèrent d'abord contre Cortez et ses favoris, qui étaient soupçonnés de s'être approprié une plus grande part que celle qui devait leur échoir dans un partage équitable; les plaintes se tournèrent ensuite contre Guatimozin, qui irritait les Espagnols par un refus obstiné de découvrir le lieu où il avait, disait-on, caché ses trésors.

Le mécontentement, qui augmentait dans sa petite armée, poussa Cortez à une action qui devait ternir à jamais la gloire de tout ce qu'il avait fait jusque là de grand. Sans égards pour le rang et les vertus du malheureux Guatimozin, il le fit mettre à la torture, avec son premier ministre, pour le forcer à découvrir l'endroit où l'on supposait que le trésor de l'empire avait été caché.

Guatimozin supporta tout ce que l'ingénieuse cruauté de ses bourreaux put imaginer de tourments, avec le courage indomptable d'un guerrier américain. On le fit étendre sur un gril sous lequel était entretenu un brasier ardent. Le compagnon de ses souffrances, cédant à la violence de la douleur, semblait demander à son maître, par un regard languissant, la permission de révéler ce qu'il savait: mais le courageux monarque, jetant sur lui un coup d'œil où se peignaient à la fois l'auto-

rité et le dédain, releva sa faiblesse en lui disant :  
« Et moi, suis-je sur un lit de roses ? »



Guatimozin et son ministre étendus sur des charbons

Terrassé par ce reproche, le favori persévéra dans le silence, et expira dans les tourments. Cortez, honteux enfin de cette horrible scène, tira la seconde victime des mains de ses bourreaux. Mais ce fut pour peu de temps, car Cortez, sur un léger soupçon appuyé sur des témoignages sans fond, fit pendre le malheureux monarque, avec les personnes les plus qualifiées de son empire, désormais entièrement conquis.

Cortez, aussi coupable envers l'humanité qu'il s'est rendu célèbre par ses importantes conquêtes, faites avec de si faibles moyens, ne devait pas d'ailleurs jouir longtemps de son triomphe. Plus il

s'était montré un génie supérieur, plus il avait vu croître les jalousies : le sort de Colomb l'attendait. On le rappela en Espagne, et un intrigant fut nommé pour gouverner l'empire qu'il avait conquis. Il mourut, dit en terminant Anatole, presque oublié de ses ingratis compatriotes. »





## CHAPITRE X.

**La Vera-Cruz. — Voyage par terre. — Le bassin et le plateau de Mexico —  
La ville de Mexico. — Population. — Usages. — Retour.**

L'élève de marine avait à peine achevé son récit, que le fort Saint-Jean d'Ulloa, défense longtemps réputée inattaquable de la ville et du port de Vera-Cruz, se montra dans un horizon prochain. Il était encore intact : car le canon de l'escadre française commandée par l'amiral Baudin, qui devait le faire sauter deux ans plus tard, n'y avait point encore fait brèche.

On approchait donc de ce Mexique dont l'histoire, racontée par Anatole, avait tant intéressé les jeunes matelots. Mais on devait le trouver bien différent de l'état dans lequel, à cette époque, l'avait laissé Cortez. Les descendants des Espagnols en étaient bien encore les maîtres; mais quant au roi et au royaume d'Espagne, ils y avaient perdu toute leur puissance. Les descendants des conquérants du Mexique s'appellent aujourd'hui des Mexicains, et ils ont créé un État indépendant, sous la forme

d'une république, qui est loin toutefois de prospérer autant que celle des États-Unis.

La ville de la Vera-Cruz, dans le port de laquelle mouilla l'expédition, est bâtie sur un terrain sablonneux. A l'Orient on trouve de nombreuses lagunes dont l'évaporation rend ce séjour très-malsain. En général la côte du Mexique, du côté du golfe, n'offre point l'heureux et riche aspect auquel on s'attend au seul nom de ce pays. C'est seulement quand on a pénétré dans les terres que le Mexique tient toutes ses promesses.

Le capitaine Desgranges était chargé d'une mission particulière auprès du gouvernement de la république, siégeant dans la ville de Mexico, et il dut s'y rendre par la seule voie possible, par terre. Il se fit accompagner de son état-major et de son fils.

Il passa par les villes de Xalapa, de Sapéra, et par cette ville et ce pays de Tlascala, dont la population nombreuse et aguerrie balançait, au temps de la conquête, le pouvoir de Montézuma, et fut d'un si grand secours à Cortez. Tlascala est située entre deux montagnes, au revers d'un beau coteau. La principale place de la ville, assise au bord d'une rivière, est maintenant ornée d'élégants édifices dans le goût européen. L'union des Tlascalans avec les Espagnols au temps de la conquête a valu à leurs descendants plusieurs priviléges, et les Indiens de cette contrée ont à supporter moins d'humiliations et de vexations que les tribus voisines.

Anatole passa aussi par un pays si délicieux qu'on l'a nommé le pays des anges; puis, il arrive à Guaconinco, au pied de la chaîne des montagnes des Andes, qui sépare le magnifique bassin de

Mexico du vaste plateau qui le domine. Du sommet de la montagne, les regards émerveillés d'Anatole découvrirent enfin la plus superbe des villes des deux Amériques, Mexico, l'ancienne capitale de Montézuma, et maintenant la capitale de la république des Mexicains. Quoiqu'il ne reste plus à Mexico qu'un petit nombre de rues qui soient entrecoupées de canaux; quoique le lac au milieu duquel se voyait la ville au temps de la conquête soit en partie desséché ou comblé, et transformé en riants jardins, en riches habitations, c'était bien toujours la ville unique dans le monde par sa situation. Les cimes des montagnes de la Cordillière des Andes, dont quelques-unesjetaient de la fumée, des flammes et des matières volcaniques, semblaient regarder la pompeuse capitale, déployant ses richesses au milieu de cet immense bassin parcouru par la rivière Montézuma. Partout l'indigotier, le cafier, la canne à sucre éaltaient leurs trésors, tandis que mille fleurs inconnues à nos climats embaumait l'atmosphère. Rien de plus enivrant ne s'était encore présenté aux regards d'Anatole.

C'était par une belle matinée d'été; le ciel était sans nuages, et de cet azur foncé qui n'appartient qu'à l'air raréfié des hautes montagnes. L'œil découvrait encore ce tableau du haut de la colline de Chopoltepu, entourée de la plus riche végétation, et où les troncs antiques de cyprès, de plus de soixante pieds de circonférence, élevaient leurs cimes au-dessus des schinas, qui, de loin, ressemblent à des saules d'Orient. On avait au-dessous de soi les champs superbes qui s'éton-

daient jusqu'au pied des montagnes dont la crête est couverte de neiges perpétuelles. La ville de Mexico paraissait baignée des eaux du lac de Tescuco, peu distant de là et dans lequel se miraient de tous côtés les orangers, les grands cotonniers et les tamariniers plus grands encore, qui enlaçaient leurs troncs de vanilles grimpantes et odoriférantes. De grandes avenues d'ormes et de peupliers conduisaient de tous côtés à la capitale. Deux aqueducs, construits sur des arches presque aériennes, traversaient la plaine, et semblaient placés là tout exprès pour encadrer et faire ressortir les perspectives. Au nord, se présentait le magnifique couvent de Notre-Dame de la Guadeloupe, adossé aux montagnes de Tépeya, entre des ravins qui abritent des dattiers et des yuccas arborescents; tandis qu'au midi apparaissait un immense verger d'arbres fruitiers.

Cette belle culture contrastait avec l'aspect sauvage des montagnes dénudées de verdure, qui forment l'enceinte du bassin de Mexico, et parmi lesquelles se distinguent les volcans de la Puebla et de Popocapetel. Le premier présente un cône énorme, dont le cratère, toujours enflammé, s'ouvre au milieu d'une couronne de neige: Et si les yeux se reportaient d'un autre côté du sommet des plus hautes montagnes, ils pouvaient entrevoir, semblables à des murailles impénétrables de verdure, d'immenses forêts vierges, au milieu desquelles, en pénétrant par la hache et l'incendie, on a cru découvrir les vestiges d'une ville et d'une société mystérieuses, et antérieures même à celles que trouva Cortez.

Ce fut après avoir jeté un rapide coup d'œil, du



Forêt vierge

haut de la montagne, sur les plus lointaines perspectives qu'il pouvait apercevoir, que le jeune élève de marine entra dans Mexico. Les marchandes de denrées étaient déjà dans les rues, occupées à offrir, dans le même panier, la cerise d'Arménie, la pomme d'Europe, l'orange africaine, avec la pistache et l'ananas américains; car la vallée et le plateau de Mexico produisent tout, les végétaux et les fruits d'Europe, d'Asie et d'Afrique, joints aux végétaux

12.

et aux fruits naturels au pays. On vendait aussi, pour l'usage ordinaire, des ignames et des patates farineuses, à côté des humbles pommes de terre, inconnues au Mexique avant le temps de la conquête.

Çà et là, dans les rues, étaient étendus sur les dalles, comme les lazzaroni de Naples, des pauvres désœuvrés par paresse; mais ils ne mendiaient jamais. Ils avaient gagné, la veille, de quoi manger pendant toute la semaine, et maintenant ils se reposaient et dormaient sous ce beau ciel où tout vient à souhait pour l'homme, et où il n'a qu'à lever la main pour atteindre les plus beaux fruits et se désaltérer de leur jus exquis et parfumé.

On voyait les *métis*, ou individus croisés de sang blanc et indien; les *mulâtres*, mélange de sang européen et africain; les *zambos*, ou sangs-mêlés de nègres et d'Indiens, entrer de tous côtés dans la ville pour s'y approvisionner.

Bientôt la population riche sortit de ses palais pour se rendre aux allées d'orangers et de citronniers. Les carrosses y arrivaient sur deux files plus serrées que celles du Long-Champ de Paris; Anatole en compta plus de deux mille. Les jeunes gens se promenaient à cheval. Les chevaux de quelques-uns avaient des brides garnies de perles fines, et étaient ferrés en argent. Beaucoup de harnais étaient en soieries de la Chine ou en drap d'or.

Le luxe d'aucune ville du monde n'approche de celui des Mexicains. Anatole entendit parler d'un négociant de Mexico qui avait un cabinet tapissé de lames d'argent et pavé de lingots d'or. Mais il

vit de ses yeux une chose plus extraordinaire encore : un Mexicain était occupé gravement et orgueilleusement, comme un digne descendant de Castillan qu'il était, à faire couvrir le milieu de deux rues de lingots d'argent, carrés et plats comme des briques minces. Anatole ne tarda pas à avoir le mot de cette ostentation. Un brillant cortège s'avança sur ces lingots jusqu'à l'église prochaine. Au milieu était une jeune personne portant le voile et la couronne des fiancées. C'était pour le mariage de sa fille que le Mexicain avait fait pavé les rues d'argent. Tous les hommes qui faisaient partie du cortège nuptial avaient des boutons de diamants à leurs habits et des ganses aussi de diamants à leurs chapeaux. On peut juger par là du luxe que déployaient les femmes. Elles mêlaient les perles et les pierreries les plus riches à toutes les soieries, à toutes les broderies de l'Orient, et aux plus délicates dentelles de l'Europe.

Mais toutes ces richesses, qui sont la propriété de quelques particuliers vaniteux, ne sont rien pour la fortune de l'Etat, et moins encore pour celle du peuple. Les mines d'or et d'argent du Mexique sont épuisées. La véritable richesse du pays est aujourd'hui dans la culture du sol; et le jour où les Mexicains, revenus de leur apathie et de leurs rêves éternels de nouveaux filons d'or, l'auront compris, ce jour-là seulement ils pourront commencer à balancer l'importance des industriels Etats-Unis. Le Mexique, cultivé, serait peut-être le plus riche pays de l'univers; ses habitants, au lieu de s'épuiser par orgueil à reconquérir le vaste pays du Texas, qui s'est récemment et

violemment séparé d'eux pour former un état à part, sur les limites du Mexique au nord et des Etats-Unis au midi, feraient bien mieux de s'employer à faire fructifier les contrées immenses qui leur sont unies de sympathies et d'intérêts.

Anatole quitta Mexico et le Mexique, convaincu de ces vérités.

Le double but de l'expédition était accompli : elle avait pris connaissance de l'état des différentes puissances sur les principales côtes de l'Amérique septentrionale, et jusque dans certaines contrées de l'intérieur des terres, soit en remontant les grands fleuves, soit en faisant quelquefois des excursions continentales.

Outre qu'un voyage vers les côtes occidentales de l'Amérique du Nord, par la mer du Sud, eût été très-long pour l'expédition, puisqu'il aurait fallu tourner, en quelque sorte, faute d'autre passage, toute l'Amérique méridionale avant de revenir au nord, l'élève de marine n'aurait fait sur ces côtes que peu d'observations et d'études nouvelles. Les deux Californies, qui les bordent dans leurs parties les plus au sud, ne renferment que quelques établissements européens ; les Indiens y ont à peu près les mêmes usages que ceux qui avaient déjà été le sujet de ses études.

Plus au nord des côtes occidentales, il aurait retrouvé des plages tristes, froides et désertes comme celles de la Nouvelle-Bretagne ; l'Amérique russe, vers la mer à laquelle le navigateur Behring donna son nom, ne lui eût présenté que des tableaux plus solitaires encore que ceux qu'il avait eus dans la baie d'Hudson.

Il se consola donc de retourner en Europe avec l'expédition, en pensant que l'année suivante il pourrait faire un voyage à l'Amérique du Sud (1).

(1) Ce voyage existe dans la collection du *Tour du Monde*.







## TABLE.

---

<b>CHAPITRE I.</b> La veille de la sortie du collège et de la distribution des prix. — Le fils du capitaine de vaisseau. — Un prix. — L'élève de marine.....	5
<b>CHAP. II.</b> Départ. — Abord de la baie d'Hudson. — Le détroit et la baie d'Hudson. — Les Esquimaux. — Leurs canots. — Visite à bord. — Femmes des Esquimaux. — La Nouvelle-Bretagne. — Fort York. — Un camp d'Indiens du Nord. — Les hommes. — Les squâs. — Habitations. — L'hiver chez les Indiens des environs de la baie d'Hudson. — Deuil des Indiens. — Manière de voyager à pied des Européens dans ces pays. — Chasse aux bisons.....	2
<b>CHAP. III.</b> Sortie de la baie d'Hudson. — Le grand banc de Terre-Neuve. — Le golfe et le fleuve Saint-Laurent. — Le Canada. — Le général Montcalm. — Québec et ses environs. — Les Hurons du village de Lorette. — Indiens Michmas. — Température du Canada .....	20

<b>CHAP. IV.</b> Embarcations sur le fleuve Saint-Laurent. — Habileté et témérité des Indiens du Canada sur leurs canots. — La ville de Montréal. — Paysans français du Canada. — Délicatesse d'une petite fille.....	59
<b>CHAP. V.</b> Spectacle de la nature au Canada. — Ani- maux. — L'orignal. — Les castors. — Le Saut du Ni- agara. — Les lacs Ontario et Érié. — Souvenirs de la guerre de 1815 entre les Américains et les Anglais..	58
<b>CHAP. VI.</b> Les États-Unis.— New-York. — Philadelphie. — Baltimore. — Washington. — Charleston. — La ri- vière de Savannah. — Les Carolines. — La Géorgie. — Les Florides .....	75
<b>CHAP. VII.</b> La Louisiane. — La Nouvelle-Orléans. — Navigation sur le Mississippi. — Les Natchez. — Les Chactas. — Les Indiens Panis et le calumet de paix. — Cérémonies des Indiens. — Les Osages et leur origine. — Indiens Sioux. — Réception chez les Indiens. — Bal. — Usages des Indiens. — Leurs noms. — Sépara- tion .....	85
<b>CHAP. VIII.</b> Navigation dans le golfe du Mexique. — Histoire de la découverte du Mexique et de sa con- quête par Fernand-Cortez.....	98
<b>CHAP. IX.</b> Suite de l'histoire de la conquête du Mexique par Fernand-Cortez.....	117
<b>CHAP. X.</b> La Vera-Cruz. — Voyage par terre. — Le bas- sin et le plateau de Mexico. — La ville de Mexico. — Population. — Usages. — Retour.....	133

FIN DE LA TABLE.





Digitized by Google

# LE TOUR DU MONDE

10 vol. grand in-48,

ORNÉS DE 500 VIGNETTES GRAVÉES PAR PORRET.

La Collection se compose des Volumes suivants.

L'Aspirant de Marine.

Le Jeune Égyptien.

Edmond.

Le Vieux de la Vallée.

Henri le Fifre.

Les Trois Fils du Capitaine.

La Famille du Déporté.

William Jaryis.

Un Voyage pour récompense.

Un Père et ses Enfants.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT.

Typographie Lacrampe et comp., rue Damiette, 2.